



LETTRES ICARIENNES

19^E ET 20^E LIVRAISON.

DEUXIÈME VOLUME.



PRIX : 1 FRANC.



A PARIS,
CHEZ L'AUTEUR, 3, RUE BAILLET,
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

JUILLET 1862.

LETTRES ROMAINES

18^e ET 20^e LIVRAISON

PROFANE ROMAINE

Paris : 1840

A PARIS

chez M. LEBLANC, au Salon de la Librairie, n. 10, rue de la Harpe, vis-à-vis le Collège de France.

1840

AVANT-PROPOS.

Depuis la publication de notre dix-huitième livraison, nous avons reçu la lettre suivante, que l'un de nos anciens amis nous a adressée. Cette lettre, comme beaucoup d'autres que nous avons également reçues, témoignent de l'inquiétude et du malaise dans lequel se trouvent tous les esprits éclairés. Tous s'effraient en jetant un regard vers l'avenir qui leur apparaît chargé de nuages et de tempêtes. Les uns sont préoccupés de la question morale, d'autres de la question économique et tous demandent à la doctrine icarienne un remède au mal présent, une garantie pour l'avenir. Voici la lettre de notre ami, notre réponse se trouvera dans nos dix-neuvième et vingtième Lettres icariennes, et dans d'autres travaux que nous nous proposons de publier à la suite.

« Citoyen,

» En présence des nombreuses difficultés qu'éprouve en ce moment la Colonie icarienne, par suite de la crise générale, de la guerre civile qui ravage sa patrie adoptive, et à cause d'un bon nombre, relativement pour elle, de bras actifs qui ont quitté l'outil pour voler dans les rangs des défenseurs de l'humanité et de la liberté attaquées par les partisans de l'esclavage;

» En présence aussi d'une certaine indécision qui, par cette même cause, paraît exister chez quelques-uns de nos coreligionnaires faiblement convaincus de l'existence de la loi de solidarité; par conséquent, faiblement convaincus de la doctrine icarienne, laquelle seule jusqu'alors enseigne sérieusement l'observation de cette loi naturelle, n'avez-vous pas, citoyen, réfléchi à quelques mesures en vue de tout événement qui pourrait survenir?...

» Car enfin, qui sait quand et comment tout cela finira!...

» Puis aussi, en présence du chaos moral qui existe depuis que la direction spirituelle de l'humanité dévie de la route qui lui a été tracée par la doctrine de Jésus-Christ, et en prévision du chaos matériel que pourra occasionner ce chaos moral, en même temps que le progrès des sciences, jusqu'alors profitable seulement au petit nombre, qu'à ceux qui peuvent le payer cher, qu'à ceux qui, en un mot, ont de l'or.



» Quelle est, citoyen, en ces différents cas, l'attitude des écoles socialistes qui prétendent avoir le remède à tous ces maux prévus et inévitables dans la transition que doit subir l'humanité : à l'anarchie qui doit survenir dans le travail par le déplacement des forces physiques ?

» Il est temps, je crois, citoyen, que l'École qui a su se maintenir en action depuis quatorze ans, malgré les obstacles sans nombre qu'elle a rencontrés pour son développement et pour le maintien du drapeau de la fraternité ; obstacles que rencontre toujours toute idée qui a pour but la transformation des habitudes invétérées qui, en quelque sorte, donnent à ceux qui les ont un caractère naturel.

» Il est temps, dis-je, que cette École se montre, c'est-à-dire se mette à enseigner vigoureusement par la théorie et par la pratique, à tous ceux qui produisent avec leurs bras seuls, la marche qu'ils ont à suivre dans le travail, pour qu'ils n'aient pas trop à souffrir de cette douloureuse et féconde transformation.

» Il est temps qu'elle enseigne aux travailleurs, l'Union, la Solidarité, la Fraternité.

» L'or, qui aujourd'hui paraît plus intelligent que le travail parce qu'il est soumis, comme tout le reste de la création, à la loi d'attraction contre laquelle il ne se révolte pas parce qu'il n'a pas de volonté ou peut-être parce qu'il s'en trouve bien, a mis en pratique cet axiome : *l'Union fait la force*, aussi il est le maître du monde.

» Que ne sera pas le travail quand il obéira à la loi d'attraction !

» Que ne fera pas le travail quand il mettra en pratique l'axiome en question : *l'Union fait la force* !

» L'union des travailleurs, c'est-à-dire l'union des forces physiques, morales et intellectuelles productives, c'est ce qui doit être enseigné, parce que c'est ce qui le rendra maître de l'anarchie affreuse qui se prépare et qui déjà existe en partie.

» Citoyen, que l'École icarienne trouve le moyen de faire comprendre cette nécessité aux travailleurs et l'humanité sera satisfaite, sinon sauvée.

» Excusez-moi, je vous prie, citoyen, si je me suis permis ces remarques et ces courtes observations. Mais je crois que tous les amis de l'humanité et du travail, qui comprennent la situation actuelle et prochaine du producteur, n'ont pas de temps à perdre s'ils veulent contribuer à conjurer d'immenses maux de tous genres, qui planent sur nos têtes. »

LETTRES ICARIENNES.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

OU EN SOMMES-NOUS?

Telle est, mon cher ami, la question qu'il me paraît nécessaire de nous adresser aujourd'hui afin de nous rendre compte de notre situation générale, et de voir ce que nous avons à faire.

§ I. — Aperçu historique sur l'émigration icarienne. Propagande.

Il y a maintenant vingt-trois ans que l'École icarienne prenait naissance, par la publication du *Voyage en Icarie* que M. Cabet faisait publier à son retour d'Angleterre sous le pseudonyme de M. Th. Dufruit. Cet ouvrage, composé pendant les longues années de l'exil, fut, on le sait, le résultat de l'étude de cette question que les circonstances de l'époque présentaient à tous les esprits sérieux : *Comment organiser la démocratie?* Le *Voyage en Icarie* fut la réponse que M. Cabet donna à cette question.

Travailleur infatigable, doué d'un esprit positif et pratique, l'auteur du *Voyage en Icarie* ne pouvait se contenter de mots et de formules brillantes sans doute,

mais creuses et vides de sens, quand formules et mots ne sont pas l'expression d'une chose réelle : *souveraineté du peuple, démocratie, liberté, égalité, fraternité*, tous ces mots qui réveillent dans notre esprit des idées larges, qui nous inspirent des sentiments généreux et nous portent au respect et à l'amour de nos semblables, quand nous les considérons comme l'expression d'institutions sociales, restent sans effet si nous ne les considérons qu'au point de vue d'idées spéculatives non susceptibles d'application. Animé de cet ardent amour de l'humanité qui fut le mobile de tous ses actes, la préoccupation de toute sa vie, il voulut se rendre compte, comment on pourrait organiser une démocratie où le peuple serait véritablement souverain ; où la *liberté, l'égalité* et la *fraternité* seraient la base des institutions civiles et politiques. Ne trouvant de telles institutions formulées dans aucun livre servant alors à la propagation des idées démocratiques ; voyant les chefs de la démocratie d'alors divisés ou ignorants sur les institutions qui convenaient à une démocratie, il chercha et consulta tous les anciens auteurs, et son étonnement fut aussi grand que sa joie, en les voyant tous, depuis Socrate, Platon et Jésus-Christ, jusqu'à Bernardin de Saint-Pierre, conclure à la *communauté des biens*. Cabet composa son *Voyage en Icarie* pour populariser et vulgariser le système de la communauté qui jusque-là, était resté enfermé dans les livres de philosophes inconnus de la masse du peuple à qui il devait profiter.

La publication de cet ouvrage fut le point de départ de la propagande icarienne. Il fut lu d'abord, par les hommes qui s'occupaient de politique, et qui formaient les débris des diverses sociétés populaires, publiques ou

secrètes, qui s'étaient formées de 1830 à 1839 ; accueilli avec enthousiasme par les uns, il fut repoussé avec colère par les autres, et ces derniers se divisant en deux fractions, repoussaient ce livre par des motifs bien différents :

Les uns, parce que la démocratie n'était à leurs yeux qu'une forme de gouvernement politique, ne devant rien changer à l'ordre social existant. La lutte contre le gouvernement d'alors était pour eux-là une question de personne bien plus qu'une question de principe.

Les autres, tout en adoptant le principe de la communauté, repoussaient néanmoins le *Voyage en Icarie*, parce que l'auteur avait dit en le terminant qu'il pensait que la communauté ne pouvait s'établir que *par la propagande pacifique, par la persuasion et par la volonté de tous* ; qu'il était si convaincu de cette vérité que, *s'il tenait la révolution dans sa main, il ne l'ouvrirait pas au risque de mourir en exil.*

Les deux fractions opposantes voulaient une révolution à tout prix, les uns pour changer la forme politique du gouvernement et conserver tout le reste ; les autres, pour changer à la fois la forme du gouvernement et l'ordre social, en les remplaçant par la communauté qu'ils auraient voulu imposer à tous les non-communistes, quoique mille fois plus nombreux que leur petite et imperceptible minorité. Profondément divisées comme on le voit, quant au fond, ces deux fractions se réunirent immédiatement contre le *Voyage en Icarie* et contre son auteur, et leur déclarèrent une guerre acharnée, qu'il faut avoir vue pour croire à toute sa violence.

Mais Cabet n'était pas homme à se laisser intimider

ni à reculer devant les conséquences d'une idée qu'il croyait juste. Bientôt, en 1841, il fonda le journal *le Populaire*, spécialement destiné à soutenir la propagande icarienne et à développer la doctrine de la fraternité, base de son système communautaire. Il publia une foule de petites brochures dans le même but, et, de 1840 à 1847, le nombre des adhérents grossissant chaque jour, l'École icarienne se trouvait formée sous la puissante et active direction de son chef.

Et ce n'était pas seulement en France que l'on comptait des Icariens. Le *Voyage en Icarie* et la doctrine icarienne avaient été portés en Espagne, en 1845, par quelques réfugiés espagnols qui rentraient dans leurs foyers et par quelques ouvriers français qui allaient diriger des fabriques dans la Catalogne. En peu de temps, les icariens espagnols furent assez nombreux pour commencer, en 1847, la publication d'une édition du *Voyage en Icarie* en langue espagnole et pour fonder un journal icarien à Barcelone, destiné, comme *le Populaire* en France, à soutenir et à développer le principe de la communauté et le système icarien.

En Suisse, la doctrine icarienne avait de nombreux partisans, et Cabet avait pour correspondants, dans les principales villes, des hommes haut placés dans le Gouvernement et l'Administration. En Allemagne, en Hongrie, la propagande se développait avec une activité telle que Cabet put croire un moment que les sociétés allaient entrer dans une voie de transformation pacifique et que le règne de la Fraternité, annoncé par l'Évangile, allait enfin se réaliser!

§ 2. — Émigration au Texas.

C'est alors qu'il conçut son plan d'émigration aux États-Unis d'Amérique, projet gigantesque, s'il en fut, mais qui n'a pas encore été apprécié, parce qu'il a été peu connu dans son ensemble. J'en parlerai quelque jour, mais ce n'est pas ici le lieu ni le temps de le faire; je rappellerai seulement que l'émigration fut commencée sous les plus heureux auspices.

L'acquisition d'un million d'acres de terres, dans la contrée la plus fertile et la plus salubre du Texas; la concession gratuite d'un autre million d'acres, nous constituait, dès notre début, un territoire de *huit cent mille hectares*; espace suffisant pour y installer une population de six à sept cent mille habitants.

La joie avec laquelle l'École icarienne accueillit la proposition d'émigration, l'enthousiasme qui régnait partout et qui animait les membres de la première avant-garde partant pour aller prendre possession du terrain, tout annonçait le succès de l'entreprise. Plus de huit cents familles étaient déjà inscrites pour partir; on avait l'argent nécessaire, les hommes et tout ce qui peut constituer les éléments de réussite. Nous allions fonder un État icarien qui, en dix ans, aurait été non pas le plus étendu, mais certainement le plus puissant de tous les États de l'Union américaine; et nous pouvons dire, sans exagération, que, si le projet de Cabet avait été réalisé, la lutte qui désole aujourd'hui cette grande République aurait été évitée.

Mais, en quelques jours, tous les plans, tous les projets furent anéantis par la révolution de février. A partir du

jour de cette révolution, la persécution contre l'École icarienne s'organisa et parvint, sinon à l'anéantir, du moins à la paralyser et à ruiner son entreprise d'émigration. Cette persécution, dont on a accusé le Gouvernement d'alors, ne venait pas de lui, il en fut seulement l'instrument. Nous raconterons quelque jour l'origine de cette persécution. Ce ne sera pas l'un des faits les moins curieux, ni le moins important de notre histoire contemporaine. Son premier effet fut de nous empêcher d'envoyer à temps les secours dont notre première avant-garde avait besoin, et celle-ci, mal dirigée, trahie par son chef, fut obligé d'abandonner le Texas pour revenir à la Nouvelle-Orléans. Dès ce moment, le but principal de l'émigration était manqué, les plans de Cabet bouleversés. L'École icarienne entraît dans une phase nouvelle : au lieu d'une voie large et facile, elle n'avait plus devant elle qu'une route remplie d'écueils et de difficultés.

Dans ces circonstances Cabet n'aurait pas hésité à dissoudre la Société et à renoncer à son entreprise ruinée par les événements ; mais les Icariens persécutés en France le pressaient de recommencer ailleurs, en continuant l'émigration. D'un autre côté, voyant la démocratie divisée, n'ayant aucune confiance ni dans l'habileté, ni dans le dévouement des chefs qui la dirigeaient ; prévoyant dès lors la réaction qui allait s'opérer et dominer l'Europe pendant un quart de siècle ; ne voyant rien de plus utile à faire pour le peuple, il se décida à continuer l'émigration en modifiant son plan primitif pour se conformer aux nouvelles circonstances. Bientôt traversant l'Océan, faisant plus de six cents lieues sur le continent américain, au milieu des

neiges et des glaces d'un hiver rigoureux, Cabet arrivait à la Nouvelle-Orléans pour se mettre à la tête des colons réunis dans cette ville et recommencer avec eux, sur de nouveaux plans, un établissement icarien.

§ 3. — Installation à Nauvoo.

C'est au milieu des tiraillements créés par la position difficile que nous avions à la Nouvelle-Orléans; entourés et menacés par la fièvre jaune qui sévissait tout autour de nous, que Cabet prépare le départ pour Nauvoo, et l'effectue dans les premiers mois de 1849. Nous arrivons là, presque sans ressource, avec un personnel défectueux emportant avec lui le fléau qui moissonne en six semaines un dixième de la population icarienne, qui s'affaiblit encore par la retraite de deux autres dixièmes qui abandonnent la Colonie, par peur de la maladie. Malgré tout, à force de courage et d'énergie, Cabet, aidé d'un certain nombre de disciples dévoués, organise et installe la Société. Ce ne sont plus les projets grandioses du Texas; mais il est encore possible de faire quelque chose d'utile.

Mais, pendant le même temps, ceux qui avaient organisé la persécution contre l'École icarienne en France, poursuivaient leur œuvre dans l'ombre. On les voit partout remplissant le rôle odieux de dénonciateurs, ramper autour des autorités politiques, cherchant à leur inspirer toute sorte de terreur sur les prétendues conspirations des communistes et sur leur moralité. C'est ainsi que, du fond d'un département, une dénonciation absurde, infâme, venant d'un individu

inconnu, portée contre le philosophe le plus rigide de son siècle, le plus désintéressé, le plus dévoué au bonheur de ses semblables. Cet inconnu l'accuse d'escroquerie, et toute la bande ameutée applaudit, tous ses organes répètent l'accusation qui, dans leur calcul, doit écraser sous le mépris public l'homme de bien et son École. Ces nouvelles viennent surprendre le philosophe au milieu de ses travaux d'organisation de la société, et le forcent à la quitter prématurément pour venir confondre ses ennemis. Cabet dut faire six mille lieues pour venir prouver à ses contemporains qu'il n'était pas un escroc! Son triomphe fut complet, et au lieu de la flétrissure qu'on avait voulu obtenir contre lui, le ministère public fut amené à prononcer sur son siège, ces mémorables paroles.

« On a dit que, au 25 février 1848, M. Cabet avait » sauvé la société; nous l'admettons, et au nom de cette » société nous lui en adressons de solennels remercie- » ments. »

L'accusation était infâme! mais elle était plus absurde encore; aussi la Cour prononça l'acquittement de l'accusé, que le ministère public venait de remercier solennellement au nom et comme organe de la société tout entière!

L'attitude de certains journaux en face de cet acquittement fut remarquable et remarquée. Les uns l'annonçaient à leurs lecteurs avec un ton de mauvaise humeur mal déguisée, d'autres préférèrent garder un silence absolu sur l'arrêt qui venait donner un démenti aux calomnies que, depuis trois ans, ils se plaisaient à répandre dans le public.

Pendant les premiers mois de l'absence de son chef,

la jeune Colonie se maintint courageusement unie ; la possibilité de se voir pour longtemps séparée de lui faisait mieux sentir à ses amis combien sa présence parmi eux était encore nécessaire. Mais bientôt une question de la plus haute importance fut soulevée dans le sein de la Colonie. A peine installés à *Nauvoo*, beaucoup de membres de la société s'y trouvaient trop à l'étroit et demandaient à émigrer au loin dans le désert, pensant que là, éloignés de l'individualisme, tout serait plus facile pour la pratique de la communauté. Cabet avait résisté et conseillé la patience et la prudence ; il avait démontré tout ce qu'il fallait pour entreprendre l'émigration dans des conditions convenables et le peu de ressources dont disposait la société. Néanmoins, au printemps de 1852, une commission envoyée à la recherche d'un terrain convenable, revint après avoir parcouru le sud-ouest de l'Iowa, et déclara y avoir trouvé une position convenable. A ce moment, Cabet revenait dans la Colonie ; il regretta la précipitation avec laquelle on avait agi, parce que les ressources de la société ne lui paraissaient toujours pas suffisantes. Toutefois, comme le mouvement était donné, que tous les esprits étaient tendus vers ce but, il donna son approbation et bientôt une première avant-garde allait prendre possession de l'emplacement choisi, y construire des maisons provisoires en bois, défricher et enfin commencer l'établissement d'une nouvelle colonie. Cependant, malgré nos ressources en personnel et en argent, nous ne pûmes que lentement donner quelque importance à notre nouvel établissement, et deux ans après, quand éclata la scission de *Nauvoo*, nous n'y avions encore que trente personnes d'établies.

Néanmoins, dans cette lenteur du développement de la nouvelle Colonie, il faut tenir compte de l'influence que pouvait avoir exercée la situation morale de la société à Nauvoo. A son retour d'Europe, au mois d'août 1852, Cabet avait trouvé la situation matérielle assez précaire encore, mais supportable, tandis que la situation morale lui parut bien plus mauvaise; tellement mauvaise qu'il crut de son devoir de ne rien faire pour encourager les nouvelles admissions avant d'avoir eu le temps de remédier au mal qui lui paraissait de nature à compromettre l'avenir de la Société, et qu'il m'écrivait :

« Si j'avais 100,000 fr. à ma disposition, je dissoudrais la Société pour en écarter tous les mauvais éléments, et la reconstituer avec les bons qui sont encore nombreux. »

Dès les premiers jours il travailla à une réforme; mais le mal était si profond qu'il reconnut la nécessité de procéder avec prudence, sans rien brusquer, pour ne rien compromettre. Il consacra une année tout entière à exposer, dans de nombreuses réunions, la nécessité d'une réforme morale qui ferait du peuple icarien un peuple supérieur à tous les autres, un peuple modèle. Et il aurait certainement réussi et rallié tout le monde à son idée, si tous les membres de la Colonie avaient été sincèrement dévoués, si tous avaient voulu loyalement faire l'application de la doctrine icarienne. Mais, d'un côté, la persécution provoquée par les ennemis dont nous avons parlé plus haut, l'introduction dans la Colonie, pendant l'absence de Cabet, de quelques éléments qui avaient joué ici un assez triste rôle, tout cela constituait pour le chef de la Société de gros embarras qui ne tardèrent pas à se manifester en pré-

parant les événements qui devaient amener la chute de la Colonie de Nauvoo. En effet, pendant que Cabet s'efforçait de ramener la Société à une vie morale plus développée, quelques individus s'associaient secrètement pour ruiner son enseignement et pousser la Société dans une voie toute contraire. Chacun de ses enseignements sur la morale était tourné en ridicule par ces individus. Parlait-il de solidarité, de fraternité, de l'origine de l'homme, de sa destination et de son but ? Ces mêmes individus se posaient en sceptiques et disaient confidentiellement à ceux qu'ils supposaient les mieux disposés à les écouter : « Cabet est vendu aux jésuites, il cherche à nous *encapuciner*. » Cherchait-il à relever l'homme à ses propres yeux, en lui faisant comprendre la nécessité de veiller sur soi-même afin d'acquérir et de conserver toutes les qualités qui peuvent rendre sa société agréable, telles que l'*instruction*, la *propreté*, la *décence* et la *politesse* ? Ces hommes disaient : *Cabet est vendu aux bourgeois, il veut nous embourgeoiser*. Ils affectaient alors de se montrer partout en costume débraillé et malpropre, tenant, en présence des femmes et des enfants, des conversations libres, obscènes ; se servant ordinairement de ce langage emprunté aux bagnes et autres mauvais lieux dont fourmille notre société individualiste ; apprenant aux jeunes gens des écoles cette langue d'argot si puissante pour démoraliser et pour abrutir ! Prêchait-il la nécessité de la tempérance, de l'économie ? C'était un *vieux radoteur* qui voulait les nourrir comme des quaker, tandis qu'ils pouvaient vivre comme de bons bourgeois, ayant 10,000 fr. de rente.

Cette lutte dura de 1852 à 1855. Les quatre ou cinq

individus qui se liguèrent d'abord contre Cabet agirent longtemps sourdement, en secret, recrutant et enrôlant tous les mécontents, jusqu'à ce que Cabet, les démasquant, les obligeât à se faire connaître au grand jour.

Je ne retracerai pas cette lutte que nos publications antérieures ont racontée en détail. Ce qui précède était nécessaire pour faire comprendre à ceux de nos coreligionnaires, qui n'ont pas été au courant de notre entreprise dès son commencement, toutes les difficultés que nous avons rencontrées, celles que nous avons vaincues et celles devant lesquelles nous avons échoué.

Les difficultés matérielles nous les avons vaincues à Nauvoo. Nous fûmes vaincus par les difficultés morales: La lutte, qui s'établit entre ces deux éléments de la vie sociale, brisa la Colonie, dispersa ses membres et amena la mort de son fondateur que le chagrin de cette lutte avait atteint au cœur!

§ 4. — Ce qui amena la ruine de la Colonie de Nauvoo.

La vérité nous oblige à confesser nos revers; mais l'intérêt de l'avenir nous oblige également à en rechercher toutes les causes, afin qu'elles servent d'enseignement pour nos opérations futures.

Nous avons vu l'opposition se former, s'organiser et lutter contre Cabet. C'est là certainement la cause première de notre désastre. Cependant cette opposition eût été impuissante; elle eût été brisée elle-même, si les amis de Cabet, j'entends ici ceux qui partageaient sa manière de voir, s'étaient groupés autour de lui, et avaient déployé autant de vigueur pour défendre les

principes qu'il représentait, que ses adversaires en mettaient à les attaquer. Mais, au lieu de cette énergie qui eût tout sauvé, un grand nombre faiblirent dès les premiers jours et désertèrent ensuite effrayés par l'ardeur de la lutte. C'était livrer leurs amis, leurs frères et leurs principes à leurs ennemis, ce fut une grande faute de leur part ; ce fut même plus qu'une faute, et pour leur pardonner on a besoin de se dire qu'ils n'eurent pas conscience de leur action, qu'ils ne surent ce qu'ils faisaient.

Nous n'avons certainement à leur égard aucun ressentiment, mais nous sommes obligés de leur laisser la part de responsabilité qui leur revient dans notre histoire ; nous le devons d'autant plus que, depuis Nauvoo, les mêmes faits se sont renouvelés souvent, et que c'est un mal dont il faut nous délivrer à tout prix. Oui, le manque de persévérance, le manque de courage de quelques icariens, honnêtes d'ailleurs, capables de nous rendre de grands services, nous ont fait autant et plus de mal que ceux qui sont venus parmi nous sans avoir aucune qualité icarienne, et c'est à eux surtout que revient la responsabilité morale de nos malheurs !

§ 5. — Notre situation à Cheltenham. — Deuxième expérience icarienne. — Projets de Cabet.

On se souvient des circonstances dans lesquelles Cabet arriva de Nauvoo à Saint-Louis, avec la moitié environ du personnel de la Société, soit 175 personnes. Cette retraite, motivée sur la certitude qu'il fallait renoncer à tout espoir de réconcilier les deux partis, avait porté un coup mortel au vieux philosophe qui,

déjà exilé de son pays par la violence, se voyait encore obligé d'abandonner la Société à laquelle il avait consacré sa vie, et pour laquelle il avait tout sacrifié !

Cependant, rien de tout cela n'avait abattu son courage, et il se sentait encore la force de recommencer l'expérience avec ceux de ses disciples qui lui paraîtraient remplir toutes les conditions nécessaires à une pareille entreprise ; mais Péchee de Nauvoo lui ayant démontré que, pour fonder Icarie, il fallait d'abord de véritables Icarieus, des hommes courageux, persévérants et dévoués, il s'était promis de faire un choix très rigoureux et de n'admettre à nouveau comme coassociés que ceux qui lui paraîtraient avoir toutes les qualités voulues, de poser très explicitement les conditions d'admission dans la nouvelle Société, et d'écarter absolument tous les éléments défectueux, soit en invitant à se retirer ceux qui l'avaient suivi et qui ne remplissaient pas les conditions nécessaires, soit en n'admettant à nouveau que le petit nombre des Icarieus du dehors qui seraient jugés capables de prendre part à l'œuvre difficile de fonder une Société nouvelle, dont le but était d'élever à un plus haut degré la civilisation et le niveau moral de l'humanité. Tel était son plan bien arrêté qu'atteste la correspondance de ses derniers jours.

Sa mort prématurée, survenue au lendemain de son arrivée à Saint-Louis, ne lui permit pas d'accomplir son projet, ni même de le faire connaître entièrement à ceux qui devaient le seconder dans son exécution ; cette mort laissant la nouvelle Colonie sans guide, sans chef expérimenté, jeta ses membres dans la consternation. Dépouillés par leurs anciens associés, ils arrivaient sans ressource au milieu d'une grande ville, au commence-

ment d'un hiver rigoureux , ayant la moitié de leur personnel composé de vieillards, de malades et d'enfants. Jamais société ne s'est trouvée dans une position plus critique et plus proche d'une ruine qui paraissait inévitable. Et cependant elle résista ; elle trouva, soit en elle-même, soit dans les secours qui lui arrivèrent du dehors, les moyens de se réorganiser et de passer la crise terrible qui l'éprouvait. Ce fut un beau moment pour l'École icarienne ! Jamais elle n'avait mieux prouvé toute sa force , et, pour mon compte, cette épreuve me parut décisive pour son avenir, et j'en conclus, qu'étant capable de sortir d'une pareille situation, rien ne pouvait plus désormais compromettre sérieusement son succès.

Ce fut alors, au commencement de 1857, que l'*Emprunt icarien* fut organisé. Cet emprunt avait pour but de réunir promptement un capital suffisant pour acheter une propriété où la nouvelle Société devait s'installer , de la garnir de machines, d'instruments de travail et des constructions nécessaires pour abriter la nouvelle Colonie et lui promettre une fructueuse exploitation de ses diverses industries. Plusieurs commissions avaient été envoyées au loin à la découverte d'une position convenable pour son installation. L'une de ces commissions trouva, dans le sud du Missouri, un endroit qui lui parut réunir toutes les conditions désirables ; elle fit un rapport sur lequel l'Assemblée générale décida qu'on en ferait l'acquisition et, à cet effet, une nouvelle commission fut envoyée avec les fonds nécessaires pour opérer le paiement. Mais, dans l'intervalle qui s'écoula entre la visite de la première commission et l'arrivée de la seconde, d'autres émigrants étaient

venus s'installer dans la meilleure partie des terrains visités et avaient enlevé au reste tous les avantages que l'ensemble pouvait présenter. Cette deuxième commission dut revenir à Saint-Louis sans avoir rien acquis.

C'est alors que, modifiant son plan, la Société acheta *Cheltenham*, à des conditions qui parurent alors avantageuses à tout le monde. La propriété de *Cheltenham* est peu étendue, elle ne contient que trente acres (environ douze hectares), mais elle est aux portes de Saint-Louis, environ deux lieues. Il y avait une grande maison en pierres, quatre maisons en bois, qui suffisaient presque pour loger immédiatement toute la Société; plusieurs autres constructions qui pouvaient servir pour des ateliers; une petite rivière traversait la propriété, une source d'eau sulfureuse promettait de l'eau en abondance; la terre, étant de première qualité, permettait d'y cultiver tous les légumes de jardin; enfin, des sondages opérés tant dans la propriété même que dans les environs firent découvrir dans le sous-sol des gisements de pierres à bâtir et de charbon de terre dont plusieurs mines de ce précieux combustible étaient déjà en exploitation dans les environs.

Enfin, la proximité de la ville de Saint-Louis parut un avantage précieux. Elle permettait d'organiser des ateliers dans lesquels la Société pourrait, en travaillant pour les commerçants de la ville, exploiter avantageusement les industries de ses membres. Le produit de la terre, cultivée en potager, promettait lui-même de gros bénéfices et un débouché facile sur les marchés de Saint-Louis.

D'un autre côté, si le propriétaire se montrait exi-

geant pour le prix (25,000 dollars), il se montrait facile pour le paiement. Il n'exigeait que 1,000 dollars pour la première année, 4,000 pour la seconde, 1,500 pour la troisième et 3,000 pour les suivantes, les intérêts à 6 pour cent, ce qui, pour l'Amérique, est un taux très modéré.

Tels étaient les avantages que présentait Chellenham et qui décidèrent la Société à en faire l'acquisition. Et il est incontestable que ces avantages étaient sérieux, réels.

Nos prévisions étaient celles-ci :

L'emprunt, auquel on exhortait tous les Icaréens à prendre part, devait fournir chaque année la somme nécessaire pour payer les annuités au vendeur, et, à mesure de ces paiements, la Colonie déléguerait une hypothèque proportionnelle sur la propriété, en faveur des souscripteurs à l'emprunt, afin de leur fournir une garantie sérieuse.

D'un autre côté, la Colonie, organisant ses ateliers, exploitant l'industrie de tous ses membres, devait arriver à produire un excédant de recettes sur ses dépenses, excédant qui devait croître chaque année, en raison de l'augmentation de ses ressources financières et de son personnel. Elle devait parvenir, en quatre à cinq ans, à former ainsi un capital d'une certaine importance qui lui permettrait de préparer et d'entreprendre l'émigration au loin, sur un plus vaste territoire, où la Communauté serait définitivement installée. Ce programme a été plusieurs fois exposé dans les comptes rendus que nous avons publiés. Il était possible de le réaliser, cela était facile même; aussi, y avons-

nous tous compté, et cette confiance renfermait toutes nos espérances dans l'avenir.

Cependant, ces belles espérances ne se sont pas réalisées. Pourquoi ?

§ 6. — Crise commerciale. — Misère en Amérique et en Europe.
Révolution américaine.

C'est en 1858, au moment où notre Société à peine réorganisée, s'installait à Cheltenham, qu'éclatait la grande crise financière aux Etats-Unis qui entraîna la ruine d'une quantité considérable de banques et des plus grandes maisons de commerce qui furent obligées de cesser leurs paiements, et dont la plupart durent liquider en donnant à leurs créanciers de faibles dividendes, et beaucoup en ne donnant rien du tout. Cette crise fut si violente que l'Europe elle-même en fut ébranlée; les plus grands établissements financiers, tels que les Banques de France et d'Angleterre, furent contraints à prendre des mesures exceptionnelles pour éviter un sinistre, et l'on se rappelle que bon nombre d'établissements considérables encore, quoi que moins importants, sombrèrent en entraînant dans leur chute une multitude de victimes.

La conséquence immédiate de cette situation financière fut de déterminer une crise commerciale qui suspendit le travail et occasionna une misère générale et profonde parmi les travailleurs. En Amérique, le chômage fut général pendant quelques mois; aussi, la misère apparut dans ces contrées où elle était inconnue jusqu'alors, et avec un caractère d'intensité effrayant. La Société icarienne souffrit comme tout le monde, et si

elle ne fut pas atteinte par la misère, elle n'en fut préservée que par les secours envoyés par les Icariens de France. Son budget, au lieu de se solder par un bénéfice, se solda par un déficit, et il en fut de même pour le premier semestre de l'année 1859.

Pendant le même temps, la crise commerciale se faisant sentir en Europe comme en Amérique; les Icariens se trouvaient pour la plupart dans l'impossibilité de souscrire à l'emprunt et de fournir à la Colonie les fonds sur lesquels elle avait compté. La conséquence de cette double situation des Icariens, en France et en Amérique, est facile à prévoir; la Colonie se suffisant à peine, les Icariens du dehors envoyant peu d'argent, les paiements ne pouvaient se faire ou ne se faire que difficilement. Cependant, comme les engagements étaient peu importants pour les années 59 et 60, on s'en tira à peu près, et le budget de 1861 se présentait dans des conditions assez favorables.

Mais, dès les premiers jours de cette année 1861, une grande agitation s'empara des esprits d'un bout à l'autre de la grande République, et, dès le mois de mars, l'insurrection la plus formidable qui se soit jamais vue éclatait contre la Constitution fédérale; la guerre civile commença avec fureur, anéantissant de nouveau le travail, les affaires et jusqu'aux relations entre les États du Sud et les États du Nord. Cette nouvelle situation bouleverse toutes les combinaisons, renverse tous les plans, oblige tous les citoyens de la Colonie à prendre les armes pour la défense commune, et quand ils rentrent dans leurs foyers après avoir chassé l'ennemi de l'État, ils ne trouvent plus de travail ou trop peu pour alimenter les ateliers.

De même que la crise financière qui avait éclaté trois ans auparavant aux *États-Unis* avait eu un funeste contre-coup pour le travail en Europe; de même la guerre qui va paralyser toutes les affaires sur le continent américain va de nouveau avoir son contre-coup en Europe. Et cette fois d'une manière bien plus sensible que la première, car sa première conséquence va être de priver nos manufactures européennes de la matière première la plus indispensable, le coton, tandis que le marché américain se trouve pour ainsi dire fermé à nos produits, parce que toute l'activité et toutes les ressources du pays se trouvent portées vers les préparatifs de guerre qui se font au Nord et au Sud avec une incroyable activité. Cette seconde crise venant à la suite de la première achève de ruiner les travailleurs et empêche les Icaréens de continuer la souscription à l'emprunt qui ne fournit plus que des ressources insignifiantes,

Ajoutons à ces circonstances déjà si contraires que, par suite des travaux de défrichement exécutés à Cheltenham, un grand nombre de membres de la Colonie furent atteints de la fièvre, pendant plus ou moins de temps, dans les années 58, 59 et 60; que les journées de perte occasionnées par ces malades furent d'un *sixième* environ du nombre total produit par les membres de la Société.

Ces fièvres furent l'une des causes les plus fortes de notre affaiblissement : d'abord, par la perte de temps et les dépenses qu'elles occasionnèrent; ensuite, par le découragement qu'elles jetèrent parmi les malades dont le moral se trouvait affaibli par la maladie. Bien que nous ne perdimes personne par suite de ces fièvres qui

sont une conséquence naturelle et inévitable de tout défrichement, on répandit le bruit, et il s'accrédita assez facilement, que la position était malsaine, qu'on ne pouvait la garder, qu'il fallait se transporter ailleurs.

Voilà bien des raisons pour expliquer et justifier la position précaire de notre Colonie. Est-ce tout? Non! Et je ne crains pas d'affirmer qu'elle aurait pu passer toutes ces crises sans de trop grandes difficultés, parce qu'elle aurait trouvé dans son organisation, dans l'application de son principe de solidarité, une force plus que suffisante pour parer à tous ces obstacles, si l'union, l'amour de l'humanité et le sentiment de la fraternité avaient été le mobile de tous ses membres.

§ 7. — Nos dissidences.

J'ai dit quelques mots en commençant sur nos dissidences à Nauvoo; voyons ce qu'elles ont été depuis.

Quand M. Cabet quittait Nauvoo avec une partie de la Société, pour recommencer Icarie sur un autre point, avec les Icariens qui le suivaient, il n'avait pas l'espoir ni même le désir de conserver avec lui tous ceux qui y étaient, nous l'avons dit; il voulait faire un choix, et ne s'associer qu'avec ceux qu'il aurait cru capables du dévouement et de la persévérance nécessaires. Mais la mort, en laissant tous ses amis dans la douleur et la crainte, les obligea tous à se resserrer les uns contre les autres. Le danger commun rallia les plus timides comme les plus résolus et, pendant un moment, nous pûmes croire ici que tous étaient à la hauteur de leur mission.

Mais cette illusion fut de courte durée; car bientôt

une quinzaine de membres abandonnaient leurs frères pour se caser chacun de leur côté le mieux qu'ils purent. Cependant, l'acquisition de Cheltenham parut arrêter un moment cette épidémie de retraites en ouvrant un nouvel avenir à notre entreprise. Nous reprenions confiance, de nouveaux départs avaient recommencé, la propagande était active et enthousiaste, la Colonie se réorganisait en faisant ses principaux règlements; nous nous croyons sûrs du succès, quand tout à coup la division éclate dans son sein au sujet de la gérance, et sur la question de savoir si celle-ci serait *unique* ou *multiple*, en d'autres termes s'il y aurait un seul ou plusieurs gérants. Nous fûmes d'autant plus surpris de cette division, que la question avait été résolue avec M. Cabet qui avait fait de la gérance unique une condition absolue de sa coopération à une nouvelle entreprise. Quoi qu'il en soit, la lutte fut longue et ardente; elle finit par se compliquer de personnalités entre deux des anciens gérants, Vagel et Mercadier. Et cette complication amena une scission, par suite de laquelle 42 membres quittèrent en même temps la Société! C'était au commencement de 1859, alors que la Colonie avait besoin d'organiser fortement ses ateliers pour faire produire tous ses membres. Ces retraites, qui comprenaient près d'un tiers du personnel, désorganisèrent les ateliers; jetèrent le découragement dans la Société et surtout dans la propagande et compromirent plus sérieusement l'avenir de la Colonie que ne l'avaient fait la lutte de Nauvoo et la mort de M. Cabet.

Cependant, le personnel restant fit des efforts considérables pour sortir de la mauvaise position où il se trouvait réduit; on parvint à réorganiser les ateliers, à

donner plus d'activité au travail si bien que le second semestre de 1859 donnait à la production un chiffre aussi considérable que le premier, malgré la diminution d'un tiers des travailleurs.

Mais, à partir de ce moment, les retraites se sont succédé d'une manière désespérante ; à mesure que de nouveaux départs arrivaient, ils se fondaient pour ainsi dire, et c'est à peine quelquefois s'il en restait un sur dix. Vingt fois j'ai demandé à la Gérance d'étudier cette question de retraites, de l'examiner sous toutes ses faces et d'y trouver un remède. Elle a dû s'en occuper en effet, mais sans que son travail ait abouti à un résultat quelconque. Enfin persuadé qu'il y avait là un vice radical que la gérance ne parvenait ni à arrêter ni même à découvrir, je me suis adressé à divers membres de la Colonie pour leur demander leur avis, tant sur cette question que sur la situation générale de la société, j'ai reçu de longues et intéressantes réponses qui m'éclairent sur beaucoup de points restés obscurs pour moi jusqu'à ce jour. Je viens même d'en recevoir une de l'un de nos derniers dissidents, le citoyen Loiseau, qui me donne des détails sur une foule de faits que je n'avais passoupçonnés parce que je ne les croyais pas possibles !

Enfin, nos frères qui sont sous les drapeaux m'écrivent collectivement la lettre ci-après, pour m'expliquer les retraites ; je reproduis cette lettre tout entière malgré son étendue.



*Réponse des soldats à une lettre du citoyen Beluze au
citoyen Raynaud père, en date du 5 juin, et qui nous
a été communiquée.*

« Cher citoyen et ami,

» Vous vous étonnez beaucoup des dissidences qui, depuis trois ou quatre ans, nous déciment avec une fureur peu commune, et vous nous demandez la cause et le remède; nous allons essayer, aussi brièvement que possible, de vous communiquer nos impressions et nos idées à cet égard.

» Et disons-le tout de suite, la faute peut avec beaucoup de certitude nous être attribuée en partie, à cause des imperfections que nous avons apportées de la société dans laquelle nous avons vécu si longtemps; mais aussi, s'il faut que nous supportions les imperfections de ceux qui viennent nous rejoindre, il nous paraît naturel qu'ils en fassent autant à notre égard; si nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas non plus des diables et nous avons pu nous assurer, par près de quinze ans d'expérience, que nous ne valons ni plus ni moins qu'eux et par conséquent nous ne croyons pas qu'on puisse avoir raison de nous *jeter la pierre* pour cette cause, nous ne pensons pas qu'un Icarien sérieux, convaincu, puisse donner cette cause comme motif de retraite d'une société comme la nôtre, lorsqu'il s'est intitulé *soldat de l'humanité*, et alors qu'il a fait 3,000 lieues et beaucoup de sacrifices pour venir avec nous fonder Icarie.

» D'autres causes viennent s'ajouter à celle-là, par exemple : la gêne dans laquelle nous nous trouvons, aggravée encore par le milieu dans lequel nous sommes jetés; le rapport constant avec un grand centre, ce qui permet de se caser si facilement quand on veut nous quitter; le manque de capital qui jusqu'à aujourd'hui ne nous a pas permis de fonder une colonie agricole et qui, pour certains, ne leur permet pas de voir assez clair dans l'avenir, etc., etc.... Mais, vous le comprendrez facilement, ces causes pourraient ne s'appeler que

des prétextes, tandis que la cause principale, la grande faute, à notre avis, ne vient pas de nous, il faut bien le dire, quoique cela puisse paraître dur; il faut surtout chercher à le faire comprendre, elle vient de ceux qui viennent nous rejoindre et qui ne possèdent pas assez l'*élément icarien*.

» Voilà, nous en sommes convaincus, la seule cause des dissidences qui nous tueraient lentement si cela devait continuer et ce que nous avons énuméré d'abord, et une foule d'autres causes que nous pourrions énumérer encore ne sont que des effets ou causes secondaires qui servent à prouver la première.

» Essayons quelques développements, en analysant quelques-unes de ces causes secondaires. Nous avons parlé de nos imperfections en commençant, nous n'ajouterons qu'un mot. Si ceux qui viennent nous rejoindre nous quittent pour ce motif, ils manquent du *sentiment icarien* qui leur prescrit d'aider à perfectionner ceux qui sont moins parfaits qu'eux, et du reste, puisque nous vivons ensemble en société, ils y pourraient vivre aussi s'ils avaient la *patience et la persévérance*.

» Voyons la gêne! Ceci est autre chose, à notre avis; nous ne croyons ni juste ni raisonnable qu'un Icarien qui vient, après qu'il a vu dans tous nos écrits, etc., etc., que nous avons à supporter des gênes, puisse et ose se plaindre d'une gêne que nous supportons comme lui et depuis plus longtemps. Et comment pourrions-nous prévoir cela, lorsque toutes les lettres nous disent : « Nous venons, frères, supporter avec vous les gênes et les fatigues de notre entreprise, que vous éprouvez depuis si longtemps... frères vous avez bien mérité de l'humanité. » Puis quelques jours, quelques mois après qu'ils sont avec nous, nous nous trouvons encore seuls à supporter non seulement nos gênes, mais encore les gênes qu'ils ont pu nous apporter et dont leur départ trop précipité n'a pu combler le déficit. Ici, nous le demandons, à qui la faute? *Au manque de sentiment icarien*.

» Nous passerons sous silence, bien de ces petites

causes, pour nous occuper d'une autre secondaire aussi, mais qui nous a valu bien des retraites qui souvent commençaient par des mécontentements.

» Nous voulons parler de l'amour-propre mal placé, froissé. Beaucoup de travailleurs sont venus chez nous pour nous apporter des industries nouvelles que, soit par le manque du capital nécessaire, du personnel, du débouché pour les produits, ou à cause de la concurrence par les machines, nous ne pouvions mettre à exécution; alors qu'arrivait-il? nous ne voulions rien faire, nous disaient-ils, nous reculions plutôt que d'avancer, etc., etc. Et le travailleur mécontent s'en allait et, au lieu de joindre sa force aux nôtres pour faire le capital nécessaire ou pour augmenter la confiance par l'augmentation du personnel, et pour arriver plus vite à monter son industrie, il déchirait le lendemain ce qu'il avait adoré la veille. Était-ce encore notre faute? Oh! certainement non, mais bien la sienne, et il *fût resté s'il eût été Icarien.*

» Une autre cause de dissidence, dont on a déjà beaucoup parlé, nous a fait beaucoup de mal. Nous voulons parler de ceux qui, pas assez Icarieus, viennent nous rejoindre pour le devenir. On en a beaucoup dit à ce sujet pour que nous nous y arrêtions; cependant nous ne craignons pas d'assurer qu'il vaut mieux qu'ils nous aident de France que de venir ici maintenant, car sur cent familles, s'il en reste trois ou quatre, l'expérience nous prouve que c'est beaucoup.

» Dans un passage de votre lettre, vous dites que beaucoup de ceux qui sont venus étaient Icarieus, et vous pensez qu'ils auraient dû rester. Nous ne répondrons que par quelques mots. Oui, ils étaient Icarieus en France, avec leur vie réglée depuis longtemps, leurs habitudes, etc. Mais ils n'étaient plus Icarieus avec nous, parce qu'il leur a fallu changer quelques-unes de leurs habitudes, supporter quelques gênes, et alors que leur a-t-il manqué? Une vertu icarienne qu'ils n'avaient pas eu occasion de voir d'aussi près en France: *La persévérance à l'œuvre aux prises avec les inconvénients.*

» Un dernier mot pour prouver ce que nous avons avancé d'abord : qu'ils n'étaient pas Icaris. Nous comprenons parfaitement que certaines familles qui ont vécu dans l'aisance, sans connaître aucune gêne, ne se plaisent pas dans la Communauté actuelle qui se trouve dans une époque d'enfance ou de souffrance ; mais si ces familles sont icariennes, elles se retireront en n'accusant qu'elles et non la Communauté. Qu'ont fait au contraire celles qui se sont retirées ? Non seulement elles nous accusent, mais elles accusent le principe, ce qui est encore plus absurde.

» Enfin, pour nous résumer en peu de mots, beaucoup sont venus qui n'étaient pas Icaris, et les autres qui l'étaient sont venus pour jouir et non pour fonder, c'est-à-dire quarante ou cinquante ans trop tôt.

» Nous terminerons cette trop longue énumération par un conseil à nos amis de France. Réfléchissez avant de partir ; ne venez pas légèrement : vous pouvez nous aider beaucoup en France, tandis que si vous venez pour nous quitter ensuite, vous nous tuez physiquement en nous décourageant petit à petit et moralement par la propagande. Sachez bien que vous aurez à éprouver quelques gênes. Sachez aussi que dans certains cas il faut accepter tous les travaux. Pas d'amour-propre mal placé, peu de besoins et surtout mettez-vous, avant de partir, bien au courant de notre position (tous ceux qui sont venus ne connaissaient ni nos usages, ni nos lois), et ne partez que sûrs de vous et de vos familles. Rappelez-vous surtout que *toutes les vertus icariennes ne fonderaient pas Icarie sans la persévérance.*

» Quelques mots sur notre situation comme soldats.

» Nous sommes toujours au camp comme soldats de réserve, en quelque sorte, à quatre milles et demi de Cheltenham, ce qui nous permet d'y aller assez souvent passer l'ennui que nous cause l'inaction presque forcée du camp. Une de nos divisions, composée de deux pièces, deux caissons et le matériel nécessaire en hommes et en chevaux, est partie il y a quinze jours pour accompagner un convoi de vivres envoyé à l'armée de Curtis (Arkansas).

Ils vont à Cap-Girardeau (M^o) et reviendront bientôt, je pense. Bauër, Gillet, Labbé et Lecoutour en font partie.

» Vous avez sans doute appris le nouvel enrôlement qui se fait dans le (M^o), de tous les hommes entre dix-huit et quarante-cinq, afin de réduire les guérillas dont les déprédations continuent. Ceci nous fait espérer de voir bientôt plus clair devant nous.

» Maintenant, cher citoyen, permettez-nous de vous féliciter sur votre alliance avec madame veuve Favard. Merci à elle qui a su choisir l'homme que son père entourait de tant de confiance et d'amitié, et merci à vous, noble cœur, qui avez si largement reporté, sur la fille et la femme, tout le dévouement que vous aviez voué au père. Si nos vœux pouvaient quelque chose sur la destinée, soyez bien convaincu que la vôtre et celle de votre famille auraient eu partage tout le bonheur qu'elles méritent.

» Nos respects à ces dames et nos vœux pour le rétablissement de la santé de madame Beluze, et à tous notre amitié.

» Favereau; Perriot; Sainton; J. Clèdes; Mesnier, père; Jousieux; Blaise; Burlat; Louis Moreau; J.-L. Fortel; C. Mesnier aîné. »

Ainsi, suivant nos frères qui m'écrivent la lettre ci-dessus, nos dissidences tiennent à plusieurs causes secondaires qui ont leur source dans l'éducation que nous avons tous reçue de l'individualisme, et à la gêne momentanée de notre Colonie, puis à une cause principale qui est le manque de *conviction icarienne* ou le manque de *persévérance*.

Je suis bien de leur avis sur ces divers points, et comme eux nous ne conseillons de partir qu'à ceux qui connaissent bien la situation de la Société et qui se

sentent le courage d'aller dans la Colonie, non pour *jouir*, mais pour *fonder* l'arie. Mais nous avons déjà dit tout cela depuis longtemps; nous pouvons dire même que nous l'avons répété à satiété, et cependant nous ne sommes encore arrivés à aucun résultat utile. Nous croyons donc qu'il faut aller plus au fond des choses, qu'il faut sonder plus profondément la plaie dont nous souffrons, si nous voulons avoir quelques chances de la cautériser, sinon, nous périrons infailliblement.

Examinons donc rapidement les causes de retraites signalées par nos amis et voyons ce qu'elles sont.

LA GÈNE. — La gêne qui existe dans la Société de Cheltenham est due à plusieurs causes que nous avons indiquées dans notre paragraphe sixième, et que nous résumerons ainsi.

1^o Le dénûment de la nouvelle Société à son arrivée à Saint-Louis, suite de la spoliation dont ses membres venaient d'être victimes de la part de leurs anciens associés de Nauvoo;

2^o Crise commerciale et financière en Amérique, manque de travail;

3^o Dissidence.

Les deux premières causes de notre gêne sont passagères et disparaîtront avec le temps; elles sont d'ailleurs indépendantes de notre volonté, nous n'y pouvons rien; mais les dissidences, nous l'avons vu déjà, sont la principale cause de la gêne de la Colonie, soit parce qu'elles désorganisent les ateliers en affaiblissant le personnel et le nombre des travailleurs, soit parce qu'elles ont obligé la Société à rendre les apports des dissidents et

de sortir ainsi de sa caisse des sommes considérables dont elle avait besoin pour acheter ses instruments de travail, ses matières premières, etc., etc.

Ainsi, ces malheureuses dissidences sont un cercle vicieux dans lequel nous sommes menacés de rester enfermés si nous ne trouvons le moyen de l'ouvrir. Elles sont la cause principale de notre gêne, et notre gêne devient une des causes principales des retraites ! On voit qu'il importe d'y trouver au plus tôt un remède.

Nos amis nous signalent aussi l'amour-propre mal placé comme une cause des retraites. Il se peut que ce motif ait été pour quelque chose dans la retraite de quelques-uns des dissidents ; mais ce ne peut être là que quelques faits isolés que l'on aurait peut-être pu éviter avec une Administration plus vigilante et plus occupée de la direction morale de la Société.

Reste la cause principale, c'est-à-dire *le manque de conviction icarienne ou le manque de persévérance*, ce qui est en définitive une seule et même chose.

Il est évident que si ceux qui entrent dans la Société manquent de conviction, s'ils vont là pour jouir des bienfaits de la Communauté sans vouloir se donner aucune peine pour fonder cette Communauté, il est clair que de tels hommes ne peuvent réussir à rien. Ils ne vont pas là d'ailleurs pour *réussir*, ils y vont pour *jouir*. Et cela peut expliquer ces dissidences violentes, ces changements brusques qui nous montrent des amis enthousiastes au moment de leur départ de France, devenant des ennemis acharnés peu de temps après leur arrivée à la Colonie ; ces changements qui nous étonnent par fois, qui restent incompréhensibles pour la masse

des Icariciens et font juger si défavorablement notre entreprise par le public qui ne peut apprécier que sur les apparences, n'ont besoin pour se produire chez certains individus que le temps de reconnaître que, pour jouir du bien-être qu'ils avaient rêvé, ils vont d'abord être obligés de travailler pour le créer. Il y a dans cette perspective une déception d'autant plus grande que leur enthousiasme, c'est-à-dire le désir de jouir, était plus ardent.

De là le manque de persévérance et les retraites qui nous déciment et nous condamnent à un état toujours précaire, rendent l'avenir incertain pour tous, jettent l'inquiétude dans les esprits, le froid dans les cœurs les plus chauds et qui, si on n'y trouvait enfin un remède, amèneraient finalement, par le doute, la défiance et le scepticisme, une catastrophe inévitable!

Voilà le mal, le mal dans toute sa nudité. Et il ne faut pas nous le dissimuler, il est grand; car toutes ces difficultés morales venant s'ajouter aux difficultés matérielles que nous avons énumérées, forment un ensemble qui constitue une *impossibilité*! Oui! une impossibilité! Car j'ai la conviction que tout autre entreprise que la nôtre, se trouvant placée dans les mêmes conditions que nous avons dû subir depuis le commencement jusqu'à ce jour, n'aurait pas tenu six mois.

Et cependant, nous avons résisté quatorze ans, et j'en ai la conviction, nous résisterons encore et nous finirons par vaincre toutes les difficultés. Ce phénomène, car c'en est un, tient à deux causes qu'il faut signaler: si nous nous rendons compte de notre faiblesse il faut aussi reconnaître où est notre force; c'est de la connaissance de ces deux éléments que dépend notre salut. Eh bien! notre force réside d'abord dans la puissance de

*

l'organisation communautaire; dans les avantages qui résultent de *l'association*, dans la *production* et dans la *consommation*. Supposez que les Icaréens aient voulu produire et consommer séparément, par famille, la Colonie n'aurait pas subsisté six mois! tandis que tous nos malheurs, tous nos revers, toutes nos difficultés de tous genres ont abouti pour nous à la démonstration la plus évidente de la puissance incalculable de *l'association*.

Notre force nous est venue encore de l'indomptable courage déployé en toutes circonstances par un petit nombre de nos amis qui ont su résister à toutes les difficultés, qui se sont dit : « J'ai pris le titre de soldat de l'humanité et en le prenant je me suis engagé à mourir au poste que j'ai choisi, j'y mourrai! » à ceux-là qui m'écrivent encore : « Notre situation est critique, mais j'ai foi dans notre principe, j'ai foi dans l'avenir, et malgré tout, je suis toujours convaincu que nous finirons par triompher. »

Ah! si nous avons quelquefois à rougir de ceux que nous avons eus pour associés, que nous avons appelés nos amis et nos frères, nous sommes fiers aussi de trouver dans le peuple de ces caractères stoïques, loyaux et dévoués. Honneur à eux! C'est par de tels exemples que la cause du peuple triomphera!

§ 8. — Double but de la Colonie icarienne.

La Colonie icarienne est une association, une société universelle de biens qui se modèle sur l'article 1837 de notre Code civil. Elle se propose un double but :

Réunir la fortune et l'industrie de tous ses membres

pour en former un capital commun ; produire et consommer en commun pour obtenir *la plus grande production possible*, en associant et en harmonisant toutes les forces actives des membres de la Société, afin de réaliser *toutes les économies possibles*, en évitant toutes les pertes de temps et de matières que rend inévitables le fractionnement de la consommation isolée, et cela dans le but d'arriver à un équilibre entre la production et la consommation pour assurer à *tous les membres de la Société un bien-être raisonnable*.

A l'aide de ce bien-être qui doit résulter inévitablement de l'organisation rationnelle de toutes les forces vives de la Société, élever le niveau de la civilisation et des mœurs en faisant jouir tous les associés, et surtout les enfants, des bienfaits d'une bonne éducation et d'une instruction aussi complète et aussi étendue que comporte le degré acquis des connaissances humaines.

Tel est le double but que l'École icarienne s'est proposé en fondant une colonie en Amérique. Les a-t-elle atteints ? Non. — Pourquoi ? Suivant nous, parce qu'un seul côté de la question, un seul côté du but a été compris par la grande masse de ceux qui ont été employés pour l'atteindre. Produire et consommer en commun, voilà ce qui a été bien compris par tous. Des efforts considérables ont été faits dans ce sens, et si l'acquisition du bien-être matériel avait été notre seule ambition, si nous avions voulu former seulement une *association ouvrière*, nous serions devenus riches à Nauvoo, nous le serions devenus à Cheltenham. Mais tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne dans la vie sociale, et quoi que l'homme fasse, il ne peut échapper à loi de solidarité qui est dans la nature de son être. S'il se livre

trop à la vie morale, les organes s'affaiblissent, le corps et l'esprit deviennent malades, l'extase se produit, la folie survient et la mort termine une existence qui n'est plus équilibrée, qui n'est plus en harmonie avec la nature de l'homme. Si, au contraire, il se livre trop à la vie matérielle, les facultés intellectuelles et morales s'affaiblissent graduellement et si rien ne l'arrête sur cette pente, vous ne trouvez bientôt plus, dans le roi de la création, que l'animal. Et quand il en est là, quand il n'a plus de vie intellectuelle et morale, l'homme descend bien vite aux degrés les plus inférieurs de l'échelle des êtres. Or cette dégradation, le pire de tous les états, peut se produire facilement chez les personnes privées d'instruction qui se trouvent en possession du bien-être matériel ; nous avons toujours eu à combattre cette tendance dans le sein de notre Colonie, ce fut la cause de la scission de Nauvoo ; c'est encore la même question qui est, au fond, la cause des dissidences et qui réduit la Colonie aux extrémités où elle se trouve. *Ce manque de persévérance* dont se plaignent nos amis n'est rien autre que l'impatience de jouir du bien-être matériel que l'on va chercher dans la Colonie. *Ce manque de conviction icarienne* dont ils se plaignent aussi, n'est autre que l'absence de vie morale et intellectuelle. Or s'il y a quelque chose de vrai au monde, c'est que rien n'est insociable comme l'homme privé de vie morale. Ne lui parlez point de solidarité, de fraternité, d'amour, de bienveillance, de respect pour ses semblables ; il n'entend rien à ces sentiments qui sont la manifestation d'une vie à laquelle il ne participe pas. Il ne connaît que ses sens, et ne pense qu'à les satisfaire. Son semblable, c'est un animal comme lui, dont il

se sert pour ses plaisirs ou ses intérêts, de qui il consent toujours à recevoir, mais jamais à donner. Telle est la voie dans laquelle est engagé l'homme de l'individualisme, et dans laquelle il se trouve poussé chaque jour avec une ardeur toujours croissante.

Nous examinerons dans un autre travail quelle doit être la conséquence logique de cette direction donnée à l'activité humaine ; nous voulions seulement la constater aujourd'hui pour dégager les véritables causes qui arrêtent le développement de notre entreprise, afin de pouvoir y trouver le remède ; nous croyons avoir suffisamment établi, pour les esprits attentifs, notre situation et les causes qui l'ont produite, mais il convient de nous résumer pour être plus clair encore. . . .

§ 9. — Résumé de notre situation à Cheltenham.

Nous avons fait connaître, dans notre *Dix-huitième Lettre*, les retraites récentes qui venaient de s'effectuer; d'autres sont survenues depuis, qui ont réduit encore le chiffre du personnel à Cheltenham, de telle sorte qu'au 1^{er} juillet dernier, la Société ne comprenait plus que cent personnes, dont :

- 16 hommes au service dans l'armée fédérale ;
- 21 do à Cheltenham ;
- 1 do en mission ;
- 1 femme avec les citoyens à l'armée ;
- 29 do à Cheltenham ;
- 32 enfants.

Total. 100

Ce personnel vient encore d'être réduit à la fin

d'août, par la retraite de la famille Châtelet, composée du mari, de sa femme, de la mère et d'un enfant.

— Voici quel était, d'après les comptes qui m'ont été envoyés par l'administration, le résultat du travail pendant le 1^{er} semestre 1862.

TRAVAIL. — GAIN ET DÉPENSES.

GAIN.		DÉPENSES.	
Blanchissage. . . . \$	48 80	Matières premières. \$	564 48
Cordonniers. . . .	32 78	Provisions générales	1,233 19
Forgerons.	706 52	Vêtement	116 48
Menusiers	10	Outils.	6 05
Pharmacie	8 65	Ustensiles	35 85
Tailleurs	1,113 25	Ameublement. . . .	" "
Constructions	200 "	Dépenses diverses . .	232 12
Gains divers.	450 45		
Total \$	2,560 47	Total \$	2,188 17
En francs.	13,462 47	En se	11,487 90
		Gain.	2,560 47
		Dépenses	2,188 17

Il reste en avance. \$ 372 30
En francs. 1,954 58

BUDGET.

DÉPENSES.		GAIN.	
Dettes. \$	636 95	Dettes nouvelles	" "
Intérêts.	" "	Profits	" "
Pertes	7 13	Effets à recevoir. . . .	386 42
Nouvelles créances . .	" "	Apports à Cheltenham .	48 35
Apports remboursés . .	239 89	Gain net de l'armée . . .	1425 55
Dépenses de la Société .	2,188 17	Commission de Paris. . .	" "
		Gain Société	2560 47
Total \$	3,072 14	Total \$	4420 79
Gains.	4.420 79		
Dépenses.	3.072 14		
Reste. \$	1.348 65		
En francs.	7.080 41		

On voit que la situation matérielle, sans être bonne, est loin cependant d'être désespérée. Les associés présents dans la société se suffisent et la solde des citoyens qui sont à l'armée peut être conservée en réserve pour les besoins ultérieurs de la Société. Nous serions donc fondés à dire que la situation est relativement bonne, si, d'un autre côté, ce que nous appelons la situation morale de la Société n'était pas descendue à un niveau bien inférieur relativement à ce qu'il a été à des époques antérieures. Là-dessus, toutes mes informations s'accordent à considérer ce côté de la vie sociale de notre Colonie comme tout à fait défectueux, à ce point que les Icariens qui arrivent du dehors sont surpris de trouver si peu d'harmonie, si peu de sympathie et de fraternité entre les membres de la Société ? C'est avec douleur que nous le constatons ; mais la vérité nous y oblige, la vie morale a cessé d'être, socialement parlant, et ces liens qui devaient unir tous les membres de cette famille ont été brisés un à un !

Cependant, la Société subsiste encore, elle paraît vivre, et d'une vie plus puissante que jamais, au moment même où elle se dissout pour ainsi dire, en s'émiettant peu à peu ! Et voici trois ans bientôt que ce phénomène se produit en grandissant toujours. A quoi l'attribuer ? Pour mon compte, je n'hésite pas à le dire, cette étrange situation est le résultat de la fausse voie dans laquelle s'est engagée l'Administration de la Société en l'y entraînant forcément avec elle !

Nous avons dit avec quelle ardeur, après la dissidence de 1859, la Société avait été lancée dans une voie de production. Les efforts qui furent faits dans ce sens par l'Administration et par toute la Société sont remarqua-

bles à tous égards, et dignes d'éloges : comme le personnel se trouvait tout à coup réduit, chacun se multipliait pour remplir les vides faits par les retraites. Le Président lui-même, donnant l'exemple d'une activité prodigieuse, fournissait sa journée de travail manuel, conduisant les chevaux et faisant les charrois de la Société entre Cheltenham et Saint-Louis, faisant dans cette ville toutes les commissions de la Société. Il rentrait le soir, pansait les chevaux et se mettait ensuite, pour une grande partie de la nuit, au travail de bureau et d'administration. Nous fûmes des premiers à applaudir à ce déploiement de force et de courage ; un tel exemple pouvait être bon et salutaire, à condition qu'il serait momentané. Mais nous ne tardâmes pas à représenter au cit. Mercadier que, malgré tout l'avantage que pouvait avoir pour le moment une telle conduite du Président, elle ne pouvait se prolonger sans inconvénient, sans danger même. Je lui ai écrit sur ce sujet peut-être plus de cent pages, pour lui démontrer qu'en élisant un Président, la Société avait entendu se donner un guide, en même temps qu'un administrateur, et non un charretier et un commissionnaire ; que les fonctions de président étaient essentiellement et avant tout un rôle de surveillance et d'initiation ; qu'il devait surveiller toutes les parties et l'ensemble du mouvement social, afin de veiller à l'observation des règlements et, surtout à l'observation et à la pratique du principe même de la Société ; à prévoir tous les besoins, à élaborer tous les projets, à préparer toutes les voies pour le développement moral et matériel de la Société. Je lui représentai que, quelque puissant que puisse être un homme, il ne pouvait suffire à ce travail intellectuel,

assez considérable pour absorber la vie tout entière et fournir encore une journée de travail manuel ; malheureusement, je n'ai pu parvenir à me faire comprendre pendant deux années de correspondance sur le même sujet, ou plutôt le président s'est trouvé d'un avis contraire et a continué à cumuler les fonctions de charretier avec celles de président de la Colonie !

Une telle appréciation des fonctions de *président* ne pouvait manquer de produire ses fruits. C'était abandonner la direction des intérêts moraux de la Société, et laisser celle-ci voguer au hasard sans guide et sans appui ; c'était même abandonner la direction de ses intérêts matériels, car, comment bien voir et bien apprécier quand on est absorbé dans un travail manuel qui comporte un foule de détails qui occupe exclusivement l'esprit ? Il a fallu au cit. Mercadier tout l'aveuglement d'une fausse opinion politique pour ne pas s'en apercevoir. Je dis l'aveuglement d'une fausse opinion politique parce que c'est sur cela en effet que s'est basée sa conduite : oui, c'est l'explication dans notre Colonie du *gouvernement direct du peuple*, cette chimère inventée par la jalousie au milieu de nos discordes et de nos révolutions européennes, qui a amené notre entreprise où elle en est ! J'ai la conscience d'avoir fait tout ce qui dépendait de moi pour prévenir le mal que je prévoyais malgré toutes les assurances contraires qui m'étaient données par les membres de la Colonie : plusieurs ont attendu d'être dissidents, c'est-à-dire hors de la Société pour m'écrire ce qu'ils pensaient de sa situation, de sorte que les faits paraissant contredire mes appréhensions, j'ai pu croire pendant quelque temps mes craintes

exagérées, lorsque la vérité se révélant tout à coup vient nous montrer le précipice à nos pieds.

En somme, la situation morale de la Société est déplorable; l'union, l'harmonie, la fraternité paraissent avoir fui de son sein, et les membres qui restent encore à Cheltenham paraissent n'avoir plus d'autres liens qu'une aspiration commune. C'est là en effet, que se trouve réfugiée la vie sociale; elle ne circule plus d'un membre à l'autre parce que le lien est rompu ou trop affaibli; mais chaque individu pris séparément reste bon et n'attend qu'une bonne impulsion pour s'élancer de nouveau dans la pratique d'une vie fraternelle. Je ne veux pas dire que tous sont ainsi disposés, je suis à cet égard sans renseignements précis; mais c'est au moins le plus grand nombre, et dans tous les cas il y en a assez pour tout sauver en s'unissant.

§ 10. — Situation de la Propagande.

Nous donnons le nom de Propagande à l'ensemble des Icaréens qui sont en dehors de la Colonie, soit en France ou ailleurs. On comprend qu'il est difficile d'avoir une juste mesure de sa situation; cependant, placé comme nous le sommes depuis quinze ans, au centre du mouvement intellectuel de l'École icarienne, correspondant avec la plupart des membres de cette grande famille, il nous est plus facile qu'à tout autre de nous former une idée des dispositions générales.

A la fin de 1855, avant que la scission de Nauvoo fût connue en France, le développement de la Propagande était considérable et tendait à reprendre les proportions qu'elle avait avant la révolution de 1848. Mais la lutte

de l'opposition contre le cit. Cabet en 56, la mort de ce dernier au moment de sa retraite de la Société, avaient arrêté tout à coup ce mouvement intellectuel. Cependant la réorganisation de la nouvelle Société, son installation à Cheltenham, le courage avec lequel ce petit nombre d'Icariens avait supporté tant d'adversité, avaient redonné de l'espoir et de la confiance dans l'avenir de la Société. Et cette confiance aurait été grandissant toujours si, persévérant dans les dispositions des premiers temps, les membres de la Colonie étaient restés unis et persévérants. Mais deux années se sont à peine écoulées qu'éclate la nouvelle scission de 1859 qui vient de nouveau arrêter tout court le développement de la propagande au commencement de 1860; une nouvelle dissidence décime encore la Colonie, et depuis, des retraites continuelles l'affaiblissent graduellement. Les retraites de 59 et 60 ont suspendu la propagande, et celles qui ont suivi sont venues enlever toute sécurité dans l'avenir. Aussi, la propagande rassurée d'abord en 57 et 58, inquiétée et paralysée de nouveau en 59 et 60, est aujourd'hui dans une situation très hésitante. Toutes ces divisions, toutes ces retraites sont incompréhensibles pour elle. Elle sent qu'il y a là un vice radical qu'elle ne peut s'expliquer, mais qui la laisse inquiète sur l'avenir, cependant elle ne désespère pas; elle veut la réalisation d'Icarie et, parmi les Icariens qui composent la propagande, beaucoup sont prêts à faire tous les sacrifices nécessaires pour la réalisation de cette doctrine de la fraternité, qui reste toujours l'idéal de l'humanité, malgré tous les obstacles qui rendent sa réalisation si difficile.

Oui, tous les vrais Icariens, et il y en a en beaucoup

plus grand nombre qu'on se l'imagine, sont toujours prêts à se dévouer pour la sublime doctrine du Christ; mais notre Colonie d'Amérique a montré si peu d'aptitude pour cette réalisation, que personne ne peut plus s'engager raisonnablement dans la voie où elle a marché jusqu'à ce jour. Nous devons attendre pour joindre nos efforts à ceux de ses membres qu'ils aient opéré eux-mêmes les réformes devenues indispensables et que la Société soit redevenue une société véritablement fraternelle.

La propagande elle-même n'a-t-elle pas besoin de réformes? et si nous avons signalé sans ménagement les vices de la Colonie, ne devons-nous pas signaler aussi ceux qui nous paraissent régner également au sein de la propagande? Cela nous paraît d'autant plus indispensable, que la Colonie n'est, après tout, que le résultat et, pour ainsi dire, l'expression de la propagande. Car elle se compose nécessairement du personnel que lui envoie la propagande; par conséquent, les défauts de ses membres ne sont, en définitif, que ceux qu'ils apportent de la vieille société, les ayant conservés tout en devenant Icarien et tout en vivant au sein de l'École icarienne.

Nous le dirons donc, sans ménagement: bien peu d'Icariens nous paraissent comprendre, d'une manière complète, la mission que l'École, à laquelle ils disent appartenir, a à remplir au milieu des sociétés modernes, travaillées plus ou moins par le besoin de réformes générales. Là plupart ne voit dans la doctrine icarienne qu'un système d'organisation sociale, garantissant mieux que l'individualisme les travailleurs contre la misère, de jour en jour plus menaçante pour eux. Ce qu'ils com-

prennent le mieux, c'est l'organisation du travail en commun, permettant, par l'exploitation des machines et par l'emploi des nouvelles forces que la science a mises à la disposition de l'humanité, une production assez considérable pour suffire largement aux besoins de tous. Tous les travailleurs comprennent cela à merveille, parce que cela est à leur portée ; ils sont juges compétents dans cette matière et leurs suffrages nous sont un sûr garant de l'utilité du rôle que l'École icarienne a à remplir.

Mais, nous l'avons vu déjà, ce n'est là qu'un côté, qu'une partie de notre œuvre : le système d'organisation sociale ; reste le côté moral : *la doctrine*. Cette dernière partie est aussi simple que la première ; mais elle est moins bien comprise par les travailleurs qui sont moins habitués à s'en préoccuper, à l'étudier, parce que c'est à leurs yeux un besoin moins pressant. C'est une erreur ; mais cette erreur est pardonnable, parce que rien dans la société où ils vivent ne les attire vers l'étude des questions morales et que le plus grand nombre, dépourvu d'instruction, n'a ni temps, ni moyens à consacrer à la recherche des vérités morales. Nous disons que la partie doctrinale de notre œuvre est aussi facile à comprendre que le système d'organisation sociale. En effet, il se résume dans cette formule, si simple et si sublime, qui a été de tout temps le *Credo* de l'humanité et que Jésus a popularisée en en faisant la base unique de sa doctrine : « AIME DIEU PAR-DESSUS TOUT ET TON PROCHAIN COMME TOI-MÊME, LÀ EST TOUTE LA LOI ET LES PROPHÈTES. »

Telle est, en effet, la doctrine de tous les philosophes antérieurs à Jésus, de tous les prophètes, et

en la donnant comme la loi fondamentale de sa doctrine, il ne faisait que vulgariser, ou rendre accessible au peuple tout entier ce que les sages avaient jusqu'à lui conservé dans les temples. La doctrine icarienne n'a pas d'autres fondements : Aimer Dieu, c'est-à-dire l'Être suprême ou le grand architecte de l'univers en le considérant comme le père ou le générateur de l'humanité ; aimer chaque homme comme son frère, l'aider dans le besoin, le consoler dans l'affliction, lui procurer tout le bonheur dont nous désirons jouir nous-mêmes, lui éviter toutes les peines que nous ne voudrions point endurer ; là, est toute la doctrine icarienne. Pratiquer ces principes, c'est vivre en Icarien, en chrétien, en homme. Et on le voit, la doctrine icarienne n'est pas nouvelle dans le monde, et son titre serait plutôt : LA DOCTRINE DE L'HUMANITÉ. Pourquoi donc, cette doctrine vieille comme le monde est-elle encore si peu comprise aujourd'hui, pourquoi soulève-t-elle tant de passions, tant de colère ? Ce sont des questions que nous examinerons avec quelques détails, mais que nous voulons indiquer dès aujourd'hui, parce que la cause générale explique les faits particuliers à notre École.

L'homme paraît avoir été créé, dès l'origine de l'humanité, avec toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales qu'il possède aujourd'hui, et qui le distingueront perpétuellement des autres espèces qui vivent avec lui sur notre globe ; mais il est incontestable que toutes ces facultés dont il était doué, dès le principe, ne se sont développées que lentement ; et qu'aujourd'hui, l'humanité, malgré les découvertes innombrables qu'elle a faites, l'immense expérience qu'elle a acquise, est encore à l'état d'une enfance relative ; que pour des mil-

liers de choses qu'elle sait, il y en a des milliards qu'elle ignore; qu'une infinité de choses qu'elle a crues vraies pendant des siècles, sont reconnues fausses aujourd'hui, et qu'une quantité considérable de faits qu'elle considère encore comme vrais, seront reconnus faux ou inexacts dans l'avenir. Dans son commencement l'homme a dû être en possession d'un bien petit nombre de vérités. Tout, dans le monde extérieur, a été pour lui mystère; il en a dû être de même pour le monde intérieur, c'est-à-dire pour la conscience; livré à une foule d'erreurs; quant au monde physique, il a été dominé, quant au monde moral, par une quantité non moins grande de superstitions, dont il s'est dégagé peu à peu, à mesure que les vérités lui sont apparues par l'expérience, par l'étude et par le raisonnement. Quand Jésus disait à ses disciples: Aimer, Dieu par-dessus toute chose et son prochain comme soi-même, là est toute la loi et les prophètes, il entendait dire certainement que c'était toute sa doctrine; c'est-à-dire *la religion ou le lien* qu'il voulait établir entre tous les hommes, fils du même père, frères par conséquent et ne formant sur la terre qu'une seule famille. Cependant qui reconnaîtrait aujourd'hui cette doctrine universelle si claire, si naturelle, au milieu des pratiques que nous ont enseignées les diverses théologies, en même temps qu'elles établissaient une foule de cultes différents, contradictoires et ennemis. Comment les peuples pourraient-ils discerner la vérité des erreurs, des préjugés et des superstitions, qu'enseignent nécessairement la plupart des cultes qui ne peuvent être tous vrais, puisqu'ils se contredisent et se font la guerre, se traitent réciproquement d'erreurs, se combattent mutuellement comme l'œuvre de Satan! Et

quand l'on pense que tous les hommes sont élevés dans la croyance de l'un de ces cultes, comment ne pas être effrayé du chaos et de l'anarchie intellectuelle et morale, que de tels enseignements doivent créer au sein de l'humanité!

Le résultat inévitable de cet état ne peut être que le doute et l'incrédulité pour le plus grand nombre. Aussi l'anarchie qui règne dans l'enseignement moral des sociétés modernes a-t-elle enfanté le scepticisme et, par suite, la défiance contre tout enseignement de cette nature. Les Icariens n'ont pas échappé à cette influence; aussi ont-ils, en général, délaissé l'étude de ce côté de la question, pour se préoccuper, comme nous l'avons dit, du système d'organisation sociale. Nous devons confesser que, depuis quatorze ans, l'enseignement icarien a lui-même contribué à cette exclusion, en ne se préoccupant que des questions touchant à l'organisation de la Colonie icarienne aux États-Unis.

En effet, nos publications ne contiennent généralement que des comptes rendus, des opérations de la société, ses lois, ses règlements, tout ce qui enfin constitue l'organisation du système icarien. Il se trouve une lacune considérable dans notre enseignement, et cette lacune a pour conséquence de former des Icariens incomplets; aussi retrouvons-nous très souvent, soit dans les lettres des membres de la Colonie, soit surtout dans les plaintes des dissidents, ces phrases : *Je me plains* ou *je ne me plains pas* dans la communauté; phrases qui sont au moins étranges dans la bouche d'hommes qui ont pris le titre de soldats de l'humanité; qui ont quitté leur famille et leur pays, pour aller à trois mille lieues, pour fonder une société modèle dans le but de régénérer

le monde. Ces phrases témoignent bien l'état de leur esprit, et indiquent juste le degré de dévouement qu'on doit attendre d'eux. Pour ceux-là, fonder Icarie, n'est pas une question de devoir, c'est tout au plus une question de plus ou de moins de satisfaction ; s'ils se plaisent dans la Communauté ils y restent, s'ils ne s'y plaisent pas ils s'en vont ; là, se bornent le degré de leur conviction et le concours que nous devons en attendre. Cet état des esprits explique toute notre situation et le résultat négatif de notre entreprise.

Il faut, pour créer une société nouvelle, des hommes autrement trempés, obéissant à une croyance et non à un besoin de satisfaction. Cette vérité est sentie par la masse de l'École icarienne, aussi bien dans le sein de la Colonie qu'au dehors ; les deux pièces que nous allons reproduire en sont un témoignage irrécusable. La première est une lettre collective que nos sœurs les Icarieuses de Lyon adressaient à nos sœurs de la Colonie, il y a quelques semaines :

*Les Icarieuses de Lyon à leurs sœurs les Icarieuses
de Cheltenham.*

« Chères Sœurs,

» A l'exemple de nos sœurs de Paris, nous venons échanger avec vous quelques paroles fraternelles d'encouragement et de mutuelle sympathie.

» Nous en ressentons et vous devez en ressentir le besoin, car c'est aux époques de crises, de difficultés, qu'il importe de resserrer les liens de l'amitié, liens immensément puissants qui rendent fort, hardi et persévérant.

» Nous ne sommes qu'un petit nombre ; mais si nous savons nous unir et nous entendre, nous pouvons réaliser de grandes choses.

» En commençant une série de correspondances avec vous, nous nous proposons un but : celui d'empêcher la femme de jouer, au sein de l'École icarienne, le rôle passif, indifférent qu'elle y a joué jusqu'à aujourd'hui ; il faut qu'elle y prenne une attitude plus active : c'est utile, urgent, il le faut à tous prix.

» Cependant croyez-bien, chères Sœurs, que nous avons partagé et que nous partageons toutes vos peines, sinon, matériellement, au moins moralement parlant, et que souvent nous tournons nos pensées vers vous et vers le bel édifice social que vous élevez avec tant de labeurs et de difficultés.

» Nous voudrions être auprès de vous, afin de vous aider à fonder cette ère nouvelle et sublime de justice, d'amour et de fraternité, annoncée par le Christ ainsi que par tous les génies de l'humanité.

» Chères sœurs, c'est la première fois que nous vous écrivons, et nous le faisons avec l'émotion dans le cœur.

» Nous sommes profondément émues en songeant que nous allons nous entretenir avec celles qui ont eu et qui ont encore la persévérance, le courage de participer à l'œuvre la plus difficile et la plus gigantesque des temps modernes ; à la démonstration pratique d'un système social qui a pour but le développement physique et moral de l'humanité entière et de la femme en particulier. On dit communément que la femme est faible et craintive ; ce que vous faites là nous laisse croire qu'elle est intrépide et forte lorsqu'elle veut.

» Aussi cet exemple nous tente et nous venons nous ranger autour de vous et vous demander de nous accepter comme vos sœurs et vos condisciples en la doctrine du Christ et de Cabet.

» A votre exemple nous désirons nous dépouiller des funestes habitudes de l'individualisme. Nous désirons nous mettre en communion d'idées et de sentiments avec vous ; pour cela il faut nous écrire, et nous écrire souvent, afin de bien nous entendre et nous comprendre.

» L'arrivée du délégué d'Icarie nous a fait un véritable plaisir. Depuis longtemps nous désirions connaître un membre de la Colonie, entendre de vive voix combien avaient été grands vos souffrances, votre résignation et votre courage; bien que rien ne nous ait étonnées, connaissant votre zèle et votre dévouement, nous comprenons combien par fois votre tâche est épineuse et lourde. Mais, en revanche, quelle satisfaction pour vous, en songeant que vous travaillez pour toute l'humanité, pour la postérité, pour vos enfants auxquels vous préparez un avenir bien supérieur à celui qui les attend au sein de notre société mal organisée.

» Courage! une organisation aussi belle ne peut manquer de réussir; travaillons, continuons, mettons-nous à l'œuvre, et Icarie prouvera que la communauté n'est pas un rêve, une utopie, une chimère, comme le disent ceux qui ne la comprennent point et ceux qui ont intérêt à ne la pas comprendre.

» Courage! nous vous le répétons avec effusion! courage pour aller au-devant de la rédemption humaine, pour donner au monde de l'avenir la femme, non plus comme ont fait les civilisations passées et présentes qui n'ont pu faire de notre sexe qu'un objet de fantaisie et de nullité; mais pour lui rendre le véritable rôle que le Créateur lui indique au sein de la nature.

» Courage! pour donner à nos enfants cette mâle et robuste culture qui fera naître dans leur esprit toutes les belles idées et dans leur cœur tous les nobles sentiments, unique apanage que chaque créature (homme ou femme) est appelée à conquérir ici-bas.

» Suivant nous, c'est là réellement ce qui constituera l'Icarienne.

» Nous croyons que, pour être bonne Icarienne, il faut s'attacher à cultiver souvent, toujours, sans cesse, le fond des qualités morales dont chaque être est doué; il faut aimer ses frères et sœurs de toute son âme, leur venir en aide en toutes circonstances, n'importe quand et comment; bannir de son cœur toute envie, toute jaloussie, toute haine, tout orgueil, toute coquetterie, tout égoïsme, traiter son semblable comme on désirerait qu'il

vous traitât; il faut être simple et bonne, active et serviable, travailleuse et persévérante.

» Oh! chères Sœurs, si nous nous pénétrions bien toutes de ces sentiments, Icarie serait fondée; se dévouer à son prochain, élever de temps en temps son âme au-dessus des passions vulgaires et matérielles; se demander pourquoi et comment nous sommes sur la terre, qui nous y place et qui nous en retire; quel est notre pouvoir, quelle est notre puissance en face de la force toute supérieure, qui fait tourner toutes les planètes et les soleils sans les heurter les uns contre les autres, et qui enfin soutient tout l'univers; telles sont les pensées qui nous rendront plus fortes, plus confiantes, plus courageuses à supporter les déceptions que nous rencontrerons sur notre route.

» Ne nous rebutons donc point, poursuivons l'œuvre régénératrice. Partout le mal va de pis en pis; ayons confiance en l'avenir. Nous savons que, pour fonder Icarie, il y a des sacrifices à faire; mais plus les difficultés sont grandes et nombreuses, plus il importe d'y apporter une somme considérable d'énergie, de résolution et de bonne volonté; puisque la vie nécessite encore par fois la lutte et les sacrifices, il vaut mieux l'user à combattre pour un principe beau, digne et utile, que de l'user inutilement au service de l'égoïsme et de l'argent.

» A l'œuvre, chères Sœurs. A nous qui avons compris la marche du progrès, de déblayer ce chemin de ronces et d'épines; persévérons, et nos chemins embarrassés de sable et de cailloux deviendront de beaux chemins de roses.

» Bonnes et chères Sœurs, depuis longtemps nous faisons des vœux et des efforts pour la réalisation d'Icarie, nous vous aidons de loin, nous voudrions vous aider de près; mais quelquefois, souvent même, lorsque nous désirerions nous mettre en route pour pouvoir vous rejoindre, des obstacles se dressent devant nous et nous obligent à reculer; tout cela ne nous décourage en aucune façon; nous comprenons que la patience est une des premières qualités icariennes. Nous espérons un jour être réunies avec vous au sein de la Colonie pour y par-

tager vos peines et vos joies, votre bonheur et votre malheur, vos déceptions et vos consolations. Vous avez eu des revers et des contrariétés, vous ne vous êtes nullement découragées : nous vous en félicitons et vous remercions ; nous vous imiterons, comptez-y. Nous sommes remplies de bonne volonté. la distance nous sépare : qu'une même idée nous réunisse toujours, que l'union soit avec nous, que l'espérance nous guide ; avec ces deux choses-là, on transforme le monde. Et, avec tout notre concours, toute notre initiative, toute notre foi et toute notre conviction, cette pauvre Icarie, qui trop souvent a été prête à s'éteindre, se relèvera plus belle, plus forte et plus prospère que jamais.

» Chères Sœurs, ne manquons pas de nous écrire, prenons-en l'habitude ; échangeons nos pensées mutuellement ; faisons-le avec confiance : la confiance relève, réunit et fortifie. Si parfois, les unes ou les autres, nous éprouvions quelque dégoût, quelque fatigue, quelque découragement, ne craignons point de nous le dire ; relevons nous le moral, soutenons-nous mutuellement ; unissons nos esprits et nos cœurs, donnons-nous la main et marchons toujours d'accord. Dieu fera le reste.

» C'est dans l'espoir de recevoir bientôt une réponse, que nous vous embrassons toutes fraternellement.

» Vos Sœurs toutes dévouées.

» *Suivent trente signatures de femmes.* »

Bien, très bien ! nos sœurs de Lyon comprennent évidemment que, dans le travail de l'École icarienne, il y a un but moral à atteindre ; elles sentent que c'est là l'objet principal d'où dépend tout le reste ; nous serons donc bien vite d'accord, et nous pouvons compter sur elles pour nous seconder dans la tâche qui nous reste à remplir.

La seconde pièce dont je parlais est une allocution que le cit. Charles Raynaud adressait aux Icariens de Lyon, lors de son passage dans cette ville.

« Sœurs et Frères,

» Depuis quelques jours, je suis au milieu de la fa-

mille icarienne de Lyon ; là, comme partout ailleurs, je rencontre de vives sympathies, un zèle et une bonne volonté qui n'ont besoin que d'être stimulés pour produire des résultats.

» Cependant ne nous hâtons pas de trop vite crier *victoire*, ne nous endormons pas sur des lauriers à peine cueillis. Car si notre Propagande est sauvée de ce qu'on peut appeler la mort, elle n'est point totalement guérie : le germe du mal persiste et c'est ce germe qu'il importe d'extirper au plus tôt.

» Le manque, chez la plupart des Icarieus et des Icarieus généralement parlant, d'une assez forte somme de qualités morales, d'union, d'harmonie, de fraternité, de solidarité, de patience, de tolérance, etc., le défaut général à presque tout le monde (aussi bien aux Icarieus qu'aux autres), de tout ramener à la fatalité du ventre, sans presque jamais s'occuper de cette partie intelligente, spirituelle de nous-mêmes, d'où découlent toutes les vertus humaines, sans lesquelles les relations sociales deviennent insupportables, fatigantes, fastidieuses, sans lesquelles les Icarieus ne feront jamais rien de bon, n'atteindront jamais à un beau résultat quoi qu'ils fassent et où qu'ils se trouvent, *voilà le mal*.

» S'attacher à modifier, à développer la partie morale de nous-mêmes, avant toute chose; acquérir les idées de *justice*, de *conscience*, de *vérité*; prendre les habitudes d'ordre, d'aménité, de sympathie mutuelle, de calme, d'union, de loyauté en toute chose, de persévérance, etc.; *voilà le remède*.

» Remède infallible, n'en doutons pas un seul instant. Ayons le courage et la volonté de l'appliquer; et nous nous en trouverons bien, et notre Icarie comme notre Propagande iront de mieux en mieux.

» Remarquez, chers amis, qu'ici je n'accuse personne. C'est simplement un fait que je constate. Faits utiles à constater pour en déduire certaines conséquences; de même que les astronomes déduisent des conséquences de l'examen de l'espace. En astronomie ces conséquences s'appellent pluie ou beau temps, éclipses ou nouvelles découvertes. En entreprises sociales, elles s'appellent *réussite* ou *échec*. Il arrive parfois que les astro-

nomes se trompent. Ils ont prédit la pluie; il fait un temps superbe : sont-ils coupables? Non, ils sont trompés. Tout le monde se trompe : quelquefois, les poursuivants d'organisations sociales, les *rêveurs*, comme on les appelle, se trompent aussi. Pourquoi? Parce que, ils ne sont pas plus infailibles avec leurs théories que les astronomes avec leurs lunettes. Il ne faut pas leur jeter la pierre non plus. N'accusons donc pas, constatons, expérimentons, améliorons, c'est une limite qu'il faut savoir ne pas franchir. Le médecin auprès d'une blessure ne demande pas qui l'a faite? Il se contente de la sonder, de la nettoyer et d'y appliquer de la charpie.

» Tout le mal de la société individualiste vient de l'égoïsme, de la haine, de l'antipathie qui y règnent. Les mêmes causes produisent les mêmes résultats, le même mal existerait chez nous si les mêmes causes y existaient aussi. Mais, puisque nous prétendons faire quelque chose de mieux que ce qui existe actuellement au sein de l'individualisme, consentons à agir en conséquence.

» Et quelles seront les conséquences de cette manière d'agir? Les voici :

» A ceux qui demandent à Cabel : Qu'est-ce que votre système, votre doctrine, votre communauté? Il répond :

» Mon système : c'est la fraternité,

» Ma doctrine,

» Ma science,

» Ma religion,

» Ma théorie,

» Ma pratique? C'est la fraternité,

» Ma communauté? C'est la fraternité.

» Tout est là!

» A ceux qui demandèrent au Christ :

» Quelle est la doctrine? Il répondit :

» Aimez Dieu par-dessus tout et votre prochain comme vous-mêmes.

» Tout est là aussi : la loi et les prophètes.

» Aux philosophes de l'Inde, si on leur demande : « Quelle est votre philosophie? » Ils répondront ce que Manou leur enseigna; ils diront :

« Les arbres ne refusent leur ombre à personne, pas même à l'impitoyable bûcheron! »

» Tout est là encore! . . .

» Oui, assurément, la fraternité, l'amour, la sympathie renferment tout ce qui peut remédier au *mal* qui ronge l'humanité et rendre tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants, riches ou pauvres, petits ou grands, complètement, totalement heureux; si chacun le comprenait, la question sociale serait résolue à l'instant même. On verrait tout à coup disparaître de la surface de la terre cet abominable et livide cortège de maux et de douleurs que le monde connaît si bien. Si tous les Icarieus le comprenaient, leurs idées se feraient jour bien plus facilement; ils inspireraient une plus profonde confiance, leur Icarie prospérerait plus vite, leur Propagande croîtrait bien davantage.

» Mes chers amis, je vous l'ai dit déjà, mais je tiens essentiellement à vous le répéter; ce qui a manqué à Icarie jusqu'aujourd'hui, c'est que l'on ne l'a pas assez bien comprise, on n'en a pas assez bien saisi le côté principal. La masse populaire, généralement pauvre, déshéritée, avide de se sortir de la misère, s'est attachée d'une manière toute particulière à la partie *matérielle* de notre entreprise, partie qui répond plus immédiatement à ses besoins journaliers, et par conséquent pour elle plus facile à comprendre. En sorte que l'autre partie morale, philosophique, régénératrice, religieuse, a été négligée tant au sein d'Icarie qu'au sein de la Propagande.

» C'est là quelque chose de vrai, d'exact, de constant, évident et regrettable.

» Cela, je le comprends, je le conçois, je m'en rends compte et je l'excuse. C'est même assez naturel, en tant que naturel peut s'entendre de quelque chose qui a été manqué, faute de mieux savoir faire. Cependant il importerait d'aviser dans l'intérêt général.

» On parle douleurs, angoisses, misères. Tout le monde sait qu'il y en a; cela est passé dans la société à l'état d'axiome. Cette misère, il faut la détruire; c'est là l'œuvre des amis de l'humanité. Les Icarieus ont leur part dans cet immense travail. Ils le savent, mais avant

tout, qu'entend-on par douleurs et misères. Douleur signifie-t-elle seulement manque de boire et manque de manger? Misère signifie-t-elle simplement ventre creux, épaules et pieds nus? Mais l'égoïsme, la haine, la fureur, l'orgueil, l'envie, l'avarice, la luxure, la flatterie, la jalousie, l'hypocrisie, la paresse, qu'est-ce que tout cela? Tout cela, c'est douleurs et misères; douleurs et misères ne s'arrêtent pas à l'estomac de l'homme, comme la vague au bord de la grève, comme Cerbère aux portes de l'enfer. Elles vont plus loin, elles dépassent les bornes visibles, elles entrent pour ainsi dire dans l'inconnu. Parfois le soleil se permet des fantaisies; il se cache derrière les nuages, il a l'air de nous dire: Cherche, je n'y suis plus. La misère a aussi ses caprices, souvent elle déserte le sans-chemise et le sans-culotte pour aller ailleurs. Mais le nuage se dissipe, l'astre reparait, et la misère, quoi qu'elle fasse, où qu'elle se fourre, conserve toujours son cachet indélébile. On appelle misérable celui qui va sans chapeau sur la tête et sans souliers aux pieds. Comment nommera-t-on celui qui profanera le sein d'une vierge avec des doigts bien blancs, auxquels s'adaptent des gants plus blancs encore; qui déshonore la famille et la société, en habit, en breloques et en souliers vernis? La misère a deux faces comme le vautour a deux ailes. L'humanité les connaît toutes les deux, la misère morale et la misère physique; l'une qui fait souffrir le corps, l'autre qui fait souffrir l'esprit; celle-là fane la *chair*, celle-ci étiole l'âme.

» Je souffre, crie le peuple! j'ai froid, j'ai soif, j'ai faim! Moraliste rêveur, philanthrope organisateur de la société, tes principes, tes théories peuvent être bonnes, je n'en sais rien; je l'admets, cela m'est égal. Je ne refuse pas de t'écouter, mais plus tard; aujourd'hui je n'ai pas le temps, c'est du pain qu'il me faut pour moi et ma famille. En as-tu? Non; alors retire-toi, laisse-moi tranquille. Avant tout, je veux vivre; ventre affamé n'a pas d'oreilles.

» Peuple, répond l'ami de l'humanité (ce que l'on est convenu d'appeler *rêveur utopiste*, presque synonyme de niais, parce qu'il est bon et qu'il cherche à faire

le bien), Peuple, répond-il, ta plainte serait juste si elle était raisonnable; mais elle ne l'est point. Si j'étais Moïse, armé de sa baguette, ou le Christ armé de son pouvoir, je te satisferais à l'instant, je ferais tomber sur toi tous les dons et tous les bienfaits, je ferais pleuvoir des comestibles de toutes sortes, je ferais jaillir des sources de nectar; mais hélas! je ne suis ni l'un ni l'autre, et toute ma science, comme toute ma puissance, consistent à essayer de te bien conseiller. Et s'il n'est pas dans mon pouvoir de te donner à vivre, peut-être pourrais-je t'indiquer comment il faut s'y prendre pour vivre, ce qui vaudra peut-être mieux. Or, raisonnons un peu, posons-nous quelques questions; demandons-nous :

» Pourquoi sommes-nous créés et mis au monde?

» Pour vivre.

» Indubitablement très bien. Mais qu'est-ce que vivre? Vivre, pour l'homme, est-ce purement et bonnement travailler, boire, manger, se coucher, dormir, se lever et puis ainsi de suite! Nous nous empresserons de répondre : Non. Car ce sont là des fonctions communes à tous les animaux parmi lesquels il est impossible de reconnaître le *chef d'œuvre de la création* (l'homme!) Mais, à côté de ces fonctions, il s'en trouve d'autres supérieures, qui le font reconnaître : c'est ce fond *moral* et *conscient*; c'est cette somme de *facultés intellectuelles* qu'il possède qui le distinguent du commun de l'animalité, qui le rendent apte à bien ou à mal faire, à commettre les plus grands crimes ou à posséder les plus rares vertus.

» Comment s'appellent ces couleurs que les peintres mettent sur la toile?

» Cela s'appelle peinture, tableau.

» Comment appelle-t-on ces tableaux que l'on dit venir de Raphaël, du Titien, de Rembrandt, et autres, dont on fait si grand cas?

» Cela s'appelle peinture aussi; seulement on y ajoute le nom de *chefs-d'œuvre*.

» Parce que ces tableaux ont quelque chose de mieux

que les autres, quelque chose comme qui dirait quatre ailes qui pousseraient tout à coup à l'aigle et qui le feraient s'élever quatre fois plus haut.

» Comment appelle-t-on cette bête féroce qui se donne parfois la délectable satisfaction de manger son semblable?

» Cela s'appelle un loup, un animal.

» Et cet être qui mangeait aussi son semblable dans les temps, mais qui ne le mange plus aujourd'hui, se réservant seulement de lui administrer de temps à autre quelques coups de fusil, de sabre ou de canon; auquel il prend parfois des fantaisies, et qui, après vous avoir mordu sur une joue, vient tout à coup vous embrasser sur l'autre?

» Cela s'appelle un animal également, avec cette différence, qu'on y ajoute le mot *homme*.

» Il y a donc une différence entre l'homme et l'animal? entre l'être humain et le loup? La même différence qui existe entre le *chef-d'œuvre* et la *croûte*.

» Concluons alors que l'homme n'est pas seulement chair, os, matière, comme le loup et comme tous les autres animaux; que tout son être ne se résume pas à un estomac, un ventre, une machine à deux bras et à deux jambes; mais qu'il est propriétaire d'une *certaine chose* impondérable, insaisissable, dont on connaît l'effet sans se rendre compte de la cause.

» Évidemment, et cette *certaine chose*, cette cause quelconque, comment la nommera-t-on?

» On l'appellera l'ÂME.

» En ce cas, constatons la dualité dans l'être humain; c'est-à-dire que l'homme est deux : *matière* et *esprit*, *corps* et *âme*. Et disons : Le corps est matière (agent passif), l'âme est esprit (agent actif); donc, de par une loi inaliénable, toute-puissante et toute logique, reconnue par une foule d'éminents philosophes, le corps doit obéir à l'âme, et en effet, c'est ce qui a lieu.

» Eh! pourquoi, demandera-t-on, le corps est-il fait pour obéir à l'âme?

» On répondra : « Parce que Dieu le veut! »

» Mais, mes chers amis, je vous parle de Dieu; y croyez-vous à Dieu? Probablement; si vous avez étudié Cabet, vous devez y croire. J'y crois, pour ma part. Pour moi, Dieu est cette *cause première* supérieure, infinie, mystérieuse, que je n'ai jamais *vue* nulle part, mais que je *sens* dans tout ce qui m'entoure et que j'admire dans ses œuvres. Cette cause première se manifeste par des *actes* seulement; de même que notre manière de lui rendre hommage doit être d'imiter sa constante activité. Quiconque travaille prie. Le travail est l'unique prière qui lui soit agréable. Dieu, sans que je l'aie jamais vu, me comble d'étonnement, d'émotion, de crainte, de respect. Dieu est cette *force* étonnante, suprême, qui met tout l'univers en mouvement; c'est cette *intelligence* éblouissante qui éclaire les astres, qui fait tomber la pluie, briller l'éclair et gronder le tonnerre qui fait tourner tous les jours la terre pendant vingt-trois heures cinquante-six minutes, qui ramène l'aurore, puis le crépuscule; qui soulève les vagues de la mer et les sables du désert; qui fait pousser de l'herbe pour l'éléphant énorme et des brins de millet pour l'infime fourmi, qui fait croître des cèdres au Liban, des palmiers aux oasis, des blés en nos campagnes pour notre nourriture, des fleurs en nos parterres pour le front de nos vierges; c'est cette *volonté* irrésistible qui me fait vivre et qui me fait mourir, qui me confie une âme et qui me la retire.

• C'est vague cela, direz-vous; d'accord, mais cela me suffit; je m'en contente. Je jette un regard au fond de ma conscience j'y entrevois une *âme* et je m'écrie : « *Dieu existe!* »

» Dieu existe, et nous avons une âme! cette âme est supérieure au corps, elle le domine, elle le guide comme le pilote guide son bâtiment, comme le mécanicien guide sa locomotive, comme l'aéronaute guide son aérostat; saisissez-vous bien, mes amis, ce qu'il résulte de cet enseignement? Il en découle une foule d'utiles, de fécondes conséquences. Il en découle pour nous surtout une chose bien vraie, bien logique et bien simple; c'est que les Icariens qui veulent avec raison tout ramener aux lois de la nature, doivent être conséquents avec eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils doivent s'attacher autant

que possible à ne jamais laisser *leur corps dominer leur âme*; en d'autres termes, ils doivent être prêts, tous, hommes et femmes, à introduire des réformes dans leurs *habitudes*, dans leurs *mœurs*, dans leur *caractère*, avant de songer à les introduire dans leurs logements, dans leur *nourriture* ou dans leurs vêtements.

» Et qu'ici, on ne nous taxe pas d'exagération. Nous tenons à être compris; nous ne prétendons pas inculquer à l'humanité le mépris *du bien-être matériel*. Nous savons que l'homme doit boire, manger, dormir, se loger et s'habiller; nous ne méprisons rien; tout ce qui existe est bel et bien pour nous, et nous le trouvons bon puisque la nature le crée. Il en est qui martyrisent leur corps, croyant sauver leur âme. La sauver?... et de quoi? C'est une illusion. Il y a là de l'ignorance. Qu'est-ce qu'un martyr?... C'est un dévouement; le dévouement ne s'entend que du sacrifice personnel pour le bonheur d'autrui; se dévouer pour soi, c'est de l'égoïsme. Christ mourant sur la croix pour soutenir ses doctrines dans l'intérêt de tous, Christ est un martyr. Une personne qui se flagelle, qui se déchire avec les ongles, qui frappe son front nu sur la dalle, pour mériter ce qu'il appelle le Ciel, commet un acte égoïste, vain, irréligieux et ridicule. Diogène, voyant boire des chiens à même le ruisseau, jette au loin sa coupe fêlée, se penche et les imite; sacrifice inutile, déraisonnable, superflu. Nous approuvons Jésus dans son abnégation, nous n'approuvons pas Diogène dans la sienne. Dans Diogène il y a du cynique, dans Jésus il y a du héros. Diogène est comparable à un pourceau et Jésus à un Dieu. Or, distinguons entre le dévouement et le dévouement, entre le sacrifice et le sacrifice, entre le mépris de la matière et l'abnégation de la chair; l'homme a des *droits*, c'est vrai; mais il a également des *devoirs*. Son premier droit, c'est vivre; son premier devoir, c'est travailler ou se sacrifier; se sacrifier, travailler, c'est exister; manger, c'est prolonger l'existence, et vivre, c'est *aimer*.

» J'ai faim, dit l'homme.

» Aime et travaille, répond le Créateur.

» Qu'est-ce que travailler?

» C'est jeter de la *lumière* en tout et partout.

» Qu'est-ce qu'aimer?

» C'est être juste et bon, c'est ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait point qu'autrui nous fit lui-même.

» Cela assouvit-il tous les appétits?

» Oui, assurément : le travail procure du pain et l'amour fait que personne ne se l'arrache.

» Nous voulons Icarie, disent quelques personnes.

» Soyez Icarieus, répond Cabet.

» Et qu'est-ce qu'être Icarieus?

» C'est étudier la doctrine icarieus, c'est en tirer toutes les conséquences morales et matérielles pour essayer de les appliquer.

» Mes amis, nous voilà revenus aux idées que je viens d'émettre tout à l'heure sur le corps et sur l'âme, sur l'esprit et la matière et sur leurs divers attributs. Pour moi, je n'affirme rien, je ne nie rien d'une manière absolue ; seulement, je prétends que, si tous les Icarieus et Icarieus qui sont venus à la Colonie, dans la période des quatorze années, si, pour la plupart, ils étaient partis convaincus et sérieux, s'ils avaient eu des idées plus larges, des sentiments plus purs, s'ils avaient pensé un peu moins à eux seuls et un peu plus à tout le monde ; un peu moins à leur bien-être matériel et un peu plus à leur bien-être moral ; en un mot, s'ils n'avaient pas tous donné à leur dévouement les limites de leur abdomen, Icarie aurait progressée davantage ; elle aurait crû rapidement, aujourd'hui elle serait réalisée, fondée.

» Telle est mon opinion ; elle peut être erronée, elle peut être fausse, mais elle est sincère.

» Je crois que nous avons un corps ; je crois que nous avons une âme, et que tous deux sont dignes de notre sollicitude.

» Au corps humain se rattachent tous les besoins physiques.

» A l'âme humaine se rattachent toutes les nécessités morales, toutes les vertus sociales. Tous les vices s'y rattachent aussi, selon qu'elle a été bien ou mal cultivée. De là, des êtres bons et des êtres méchants, des

tyrans, des despotes et des amis de l'humanité, des égoïstes et des Icaréens.

» Crésus, riche à millions, et Borgia, un de nos papes les plus fameux, les plus fortunés, mais aussi l'un des plus riches en infamies, étaient deux bien vilaines âmes!

» Le Christ qui allait pieds nus, et Cabet qui est mort sans le sou, étaient deux âmes bien sublimes!

» Je ne vous demande pas lesquels vous préférez, je le sais, je le devine; mais il ne suffit pas d'apprécier et d'admirer, il faut les imiter, et nous les imiterons en suivant leurs traces, en faisant ce qu'ils nous ont commandé, en nous instruisant, nous moralisant, en nous conduisant selon les principes de leur belle doctrine.

» Pénétrons-nous bien, Sœurs et Frères, de la vérité de ce qui précède, gardons-nous bien de devenir sceptiques, cela nous tuerait. Croyons, croyons en nous-mêmes surtout. Apprenons à connaître ce dont nous sommes capables, quels sont les véritables attributs de notre individualité et quels sont les moyens d'action. Peut-être nous traitera-t-on de fous, de lunatiques, de rêveurs, d'empiriques; laissons dire, laissons faire, laissons passer. Que nous importe! les ignorants seuls pourront tenir un tel langage; nous leur prouverons qu'ils ont tort; tandis qu'ils s'amuseront à porter sur le sein quelque amulette, nous porterons notre Icaré dans un coin de notre âme en guise de reliques; ce sera plus utile, plus préservateur et rira bien qui rira le dernier.

» CH. RAYNAUD. »

On le voit, le même sentiment domine les membres de la propagande comme les membres de la Colonie. L'extrémité où cette dernière est arrivée ramène naturellement tous les esprits à cette loi d'équilibre qui domine partout dans le monde. Quand l'amour de la matière s'est trop développé chez l'homme, il ne tarde

pas à en sentir le néant, il se produit aussitôt une réaction qui le ramène à la vie morale, et souvent d'un excès il se précipite dans un autre; rien n'est plus près de la superstition que le scepticisme; nous en avons des preuves en grand nombre sous les yeux. La sagesse consiste à se maintenir dans un équilibre naturel, également éloigné d'une extrémité comme de l'autre.

Nous croyons avoir établi suffisamment la situation de l'École icarienne au point de vue de la propagande et de la Colonie, et nous voyons par ce qui précède que, depuis la mort du fondateur de l'École icarienne, celle-ci a fait fausse route; que, trop préoccupé de la prospérité matérielle de son entreprise de colonisation, elle a négligé le développement moral et philosophique de son enseignement, et que cette négligence a été la principale cause de sa ruine matérielle.

Il importe donc aujourd'hui d'adopter immédiatement des mesures pour remédier au mal, de sauver la Colonie s'il est possible de le faire et, dans tous les cas, de sauver l'École, afin qu'elle puisse soit continuer l'œuvre commencée aux États-Unis, soit reprendre en France en Algérie ou ailleurs, une entreprise qu'elle n'a pu mener à bien pour les causes que nous venons d'énumérer.



LETTRES ICARIENNES.

VINGTIÈME LETTRE.

§ 1. — Ce qu'il faut faire.

Nous avons longuement exposé notre situation, tant sous le rapport de notre entreprise de colonisation que sous celui de la Propagande. Nous avons montré la position telle que nous la voyons, telle que nous la croyons être. Nous l'avons fait sans ménagement parce que nous croyons qu'il importe de ne pas nous faire d'illusion, autant que de ne pas nous alarmer outre mesure.

La situation de la Colonie est grave ; jamais encore depuis le jour où, quittant Nauvoo en proscrits, nos frères descendaient à Saint-Louis sans autres ressources que leurs bras et leur courage, jamais, disons-nous, leur position n'a été aussi difficile, et n'a exigé plus d'énergie et de dévouement pour sauver la Société ; cependant, nous le croyons encore possible et nous allons dire comment :

La première chose à faire pour chaque membre de la Colonie serait de procéder sur lui-même à un examen de conscience pour s'assurer s'il a ou s'il n'a pas le désir et la volonté de continuer à se dévouer à la fondation d'Icarie. Cet examen fait par chacun, le chef de famille devra réunir sa famille, lui exposer son avis, lui expliquer les motifs qui le déterminent à continuer ou à se retirer, peser avec elle tous les motifs et enfin prendre une résolution définitive. — Nous croyons qu'une semaine peut être consacrée à ces délibérations intimes du citoyen et de la famille. Des mesures seront concertées pour que le même examen, la même délibération puissent être pris par les citoyens qui sont à l'armée, en leur demandant que chacun d'eux envoie sa réponse cachetée et motivée pour être ouverte en assemblée gé-

nérale à la Colonie. Le même mode peut être suivi à Cheltenham; chaque citoyen peut remettre sa réponse cachetée au président ou au secrétaire de l'assemblée générale pour être ouverte en séance publique au jour désigné d'avance.

Il faut s'attendre à ce que le résultat donne des persévérants et des démissionnaires, il faudra donc régler d'avance les conditions des retraites. Celles-ci doivent s'effectuer pacifiquement, sans récrimination de la part de ceux qui sortent comme de ceux qui restent: l'une et l'autre conduite devant être un acte loyal sera en même temps l'exercice de la liberté de conscience, et elle doit avant tout être respectée.

Il faut aussi que la question d'intérêt soit résolue d'avance afin de ne donner lieu à aucune réclamation, à aucune plainte; nous pensons qu'il conviendra d'accorder un secours à ceux qui voudront se retirer pour leur permettre de se procurer un logement et du travail. Nous croyons qu'on pourrait le fixer à cinq dollars par personne (homme, femme ou enfant), pour tous ceux qui n'ont pas apporté dans la Société le minimum d'apport, et à dix dollars par personne pour ceux qui ont apporté le minimum ou plus.

Toutes les autres conditions de délai dans lequel la sortie devra avoir lieu, de trousseau, de mobilier et d'outils, devront de même être fixées d'avance, et toutes ces conditions seront déterminées par une assemblée générale préparatoire, consignée au procès-verbal et signée par tous les membres.

Enfin le jour indiqué pour l'ouverture des réponses, toutes celles-ci seront apportées cachetées sur le bureau de l'assemblée; elles seront ouvertes et lues à haute voix, en présence de tous: les réponses seront consignées au procès-verbal et, avant la fin de la séance, il en sera fait un second appel pour s'assurer que le procès-verbal reproduit bien exactement les réponses de chacun. Les lettres seront d'ailleurs conservées pour y être annexées. Aucune discussion ne pourra avoir lieu sur les motifs ni sur la réponse des membres sortants ou restants.

Les membres persévérants se réuniront de suite pour nommer un gérant provisoire, auquel ils adjoindront deux conseillers pour former un conseil de gérance qui

prendra l'initiative de toutes les mesures de salut que nécessitera la situation. Le gérant et les conseillers devront s'occuper de suite de l'organisation des ateliers, pour que le travail puisse donner à la nouvelle société de quoi subsister. Ils concentreront autant que possible toutes les forces de la Société sur une ou deux industries productives afin de ne pas s'affaiblir en se divisant.

Comme le nombre des associés se trouvera nécessairement réduit, il importera que tous aient une entière confiance les uns dans les autres, par conséquent que personne ne reste s'il ne possède pas la confiance et l'estime de ses coassociés. Nous conseillons donc aux restants de procéder à une admission régulière de chacun d'eux, en procédant de la manière suivante :

Le Gérant provisoire et les deux conseillers seront seuls considérés comme admis définitivement : ils se mettront d'accord pour en admettre un quatrième ; puis ces quatre en admettront un cinquième, et ainsi de suite, mais en admettant toujours à l'unanimité ; dès qu'il y aura une opposition sur l'admission d'un membre proposé, on ajournera, en le considérant toujours comme membre provisoire. Et s'il arrivait que, parmi les restants, il s'en trouve qui n'aient pas la confiance de leurs coassociés et ne puissent être admis définitivement, ils seraient invités à se retirer pacifiquement et ils seraient réglés suivant les conditions accordées à ceux qui se seraient retirés volontairement.

Nous croyons qu'en procédant ainsi, on rétablira l'harmonie et la confiance dans la Société, et, quand les membres restants, unis de cette façon, confiants les uns dans les autres, s'aimant véritablement comme des frères et comme des sœurs ; quand, disons-nous, les membres restants ne seraient que dix, ils seraient forts ; ils auront sauvé Icarie ; ils auront fondé la Communauté ; car la communauté est là où il y a deux familles unies, qui s'aiment et se soutiennent, qui travaillent et vivent en commun ; qui se conforment à cette loi universelle et divine, l'amour du Grand Architecte de l'univers et l'amour du prochain : Oui ! que ceux qui se sentiront animés du feu sacré que donnent la conviction et la foi, aient confiance en eux. Les temps seront diffi-

ciles ; ils auront à supporter des embarras, des difficultés, des dangers même ; mais qu'ils se pénètrent bien de ces paroles de Jésus, tant de fois répétées par notre vénérable initiateur, le cit. Cabet : « La foi transporte les montagnes ! » Vous êtes près de périr, de vous diviser, de perdre le fruit de vingt ans de travaux et de peine, eh bien ! qu'il y ait dix familles assez icariennes pour ne pas douter de l'avenir, pour avoir confié les unes dans les autres, et tout est sauvé.

Mais ce dévouement, cette confiance ne doivent pas être l'œuvre d'un jour, d'une semaine, de quelques mois : elle doit être de toute la vie. Vous avez à relever l'œuvre que nos fautes à tous ont compromise, vous le pouvez ; mais sachez que ce n'est qu'au prix d'un dévouement sans limite.

Dès que la nouvelle Société sera reconstruite comme nous l'avons dit, son premier soin devra être de se faire incorporer, c'est-à-dire de se constituer légalement suivant les lois du pays. Une fois incorporée, la première mesure qu'elle aura à prendre sera de reconnaître toutes les dettes actuelles de la Société, quelle qu'en soit la nature, vieilles et nouvelles, en les ramenant toutes à une seule et même catégorie, et s'engageant à les rembourser toutes par dixième ou par douzième, en dix ou douze ans.

Ce serait à peu près les conditions de remboursement de l'emprunt, sauf à en retarder le premier remboursement jusqu'en 1865, et à rembourser ensuite à tous les créanciers indistinctement, par dixième ou par douzième, sans tirage au sort, comme l'établissait la loi sur l'emprunt.

Que nos frères persévérants ne s'effrayent pas de cet engagement, il est moins lourd qu'il ne leur paraîtra. Je le leur conseille, d'abord, parce que c'est juste, loyal, généreux, icarien enfin ; puis, parce que je suis persuadé que la charge qui en résultera ne sera nullement au-dessus de leurs forces. Et cela, par la raison toute simple que s'ils se montrent icariens, les quatre cinquièmes de leurs créanciers iront les rejoindre et leur apporteront, avec leurs créances, le concours de leurs bras et de leur dévouement.

Tous les anciens membres de la Société qui se sont

retirés ou se retireront, ou qui seront invités à le faire, seront réglés et remboursés dans les mêmes conditions que tous les autres créanciers.

Les apports faits par les membres restants, soit à Nauvoo, soit à Saint-Louis ou Cheltenham, seront reconnus par la nouvelle Société, mais ils prendront l'engagement de n'en demander le remboursement en cas de retraite ultérieure, qu'après l'extinction totale des dettes extérieures, et le même engagement sera imposé comme condition à tous les nouveaux admis qui viendront se joindre aux persévérants, partager leurs travaux et la gloire de fonder Icarie. C'est une garantie réciproque, qui nous paraît indispensable pour l'avenir et sur laquelle nous reviendrons.

On comprend que nous comptons sur le dévouement des citoyens pour sauver Icarie ; mais nous comptons aussi, et plus encore, sur le dévouement des citoyennes. Nous savons que beaucoup de femmes, qui n'étaient pas icariennes, ont été un grand embarras dans la Colonie; qu'elles y ont été une cause de trouble, de division, de mécontentement; mais nous savons aussi que d'autres y ont fait preuve d'un dévouement au-dessus de tout éloge ; que dans les moments difficiles surtout, elles ont montré autant, si non plus d'énergie que les citoyens. Nous savons que la Société actuelle en renferme un grand nombre qui ont ce caractère, et nous comptons sur elles avec confiance.

Quant à l'Administration actuelle, elle doit rester en fonctions tant que la nouvelle ne sera pas élue. Le Président, à qui de nombreuses fautes peuvent être reprochées, peut néanmoins rendre encore d'importants services, et nous croyons qu'il le fera. Il a mal compris sa mission, les circonstances lui ont été défavorables et il n'a pas été convenablement secondé ; mais nous avons la conviction qu'il a toujours agi avec la croyance de bien faire. Il s'est trompé. C'est un malheur pour tous. Mais nous ne devons ni ne voulons le condamner ; nous aimons mieux qu'il nous aide à sortir tous ensemble de la mauvaise situation où nous sommes.

§ 2. — Ce que doit faire la Propagande.

Nous avons dit ce que nous entendons par la *Propagande* : c'est l'ensemble des Icariens qui restent au dehors de la Colonie. C'est la partie la plus nombreuse de la famille icarienne, et elle aussi, a sa tâche et ses devoirs à remplir.

La situation actuelle de notre Société en Amérique ; la guerre qui désole toujours ce pays, et qui durera probablement encore une ou deux années, le temps que la nouvelle Société mettra à se réorganiser et à se faire incorporer, tout nous fait prévoir qu'elle ne pourra pas faire de nouvelles admissions avant le printemps de 1864. Il faut donc ajourner tout départ, au moins celui des familles, jusqu'à ce moment ; c'est-à-dire à quinze ou dix-huit mois. Ceux qui veulent se consacrer à la pratique de la Communauté doivent se préparer à la vie commune par une étude plus approfondie de la doctrine : ils doivent chercher à acquérir toutes les qualités de sociabilité qu'exige la vie en société et travailler à se défaire de toutes les habitudes incompatibles avec la vie de colon.

Ceux-là même qui ne veulent pas ou qui ne peuvent pas aller à la Colonie, n'en doivent pas moins travailler à se réformer, à s'instruire, à acquérir toutes les bonnes qualités que l'homme doit avoir ; car ce serait une grande erreur de croire que dans la Colonie seulement on peut vivre en Icarien, et que ce n'est pas utile de se réformer pour vivre dans l'individualisme, non ; car la doctrine icarienne n'est pas faite pour une petite société plutôt que pour une grande, pour un pays plutôt que pour un autre. Elle est faite pour tous les hommes, pour l'humanité entière. Par conséquent la morale doit être la même pour les Icariens du dehors que pour les Icariens du dedans. La seule différence qu'il peut y avoir, c'est que les personnes qui sont dehors de la Colonie sont libres d'être ou de n'être pas icariennes, tandis que celles qui sont dedans sont tenues d'être icariennes ou de sortir de la Société, puisque c'est la principale condition de leur admission. Ainsi, libre à tout le monde dans l'individualisme d'être malpropre, grossier, insolent, querelleur, ivrogne, débauché, paresseux, etc.,

etc.; de dépenser son temps et son argent au cabaret, à jouer, boire et fumer. Mais alors il ne faut pas se dire Icarien, parce qu'on est tout l'opposé. Et cette liberté que nous reconnaissons à tout le monde dans l'individualisme ne peut pas exister dans la Communauté qui est précisément fondée pour y pratiquer et y développer les qualités et les vertus contraires. Il ne faut pas croire néanmoins, que la morale que nous prêchons n'est utile qu'en vue d'Icarie; nous la prêchons, nous en donnons l'exemple autant qu'il est en nous de le faire, parce que nous la croyons nécessaire à la santé morale et physique de tous les hommes, et la condition indispensable à leur bonheur. Et quand nous voyons des personnes qui, après avoir opéré beaucoup de réformes dans leurs habitudes, en vue de leur prochain départ pour la Colonie, revenir tout à coup à leurs anciennes habitudes, parce qu'elles n'ont plus la volonté ou la possibilité de partir, il nous est impossible de ne pas les plaindre, mais aussi de ne pas reconnaître qu'elles n'avaient pas compris notre doctrine, probablement faute de l'avoir suffisamment étudiée. Il ne faut pas que cela se renouvelle à l'avenir; il faut que nous préparions des Icarieus plus sérieux et plus instruits. Pour cela, il faut que tout le monde se donne la peine d'étudier; aussi bien ceux qui sont forcés de rester dans l'individualisme que ceux qui veulent entrer dans la Communauté; aussi bien ceux qui veulent enseigner et propager la doctrine que ceux qui veulent apprendre à la connaître. Pour cela, il est indispensable de lire les écrits icariens, de les avoir à soi pour les étudier à ses moments et les consulter au besoin.

Nos frères qui sont actuellement à la Colonie ont de grands devoirs à remplir; nous en avons aussi de non moins importants. A eux le devoir de sauver la Colonie. à nous celui de sauver l'École icarienne. La Colonie sera sauvée, nous en avons la conviction; mais dût-elle périr que nous ne désespérerions en aucune façon de l'avenir de notre doctrine. Il y a plus, nous ne considérerions pas comme perdus tous les sacrifices que nous a coûtés cette entreprise que des circonstances contraires ont constamment entravée. L'expérience acquise dans

ces quatorze années de pratique est tout une fortune pour l'avenir de notre École, et elle saura en profiter dans tous les cas. Nous ne pouvons rien ou peu de chose en ce moment pour la Colonie, c'est à elle, c'est à ses membres à trouver en eux la puissance de se relever, et ils le feront. Pour nous, ce que nous avons à faire, nous le disions tout à l'heure, c'est de sauver l'École en la préservant du découragement et de l'abandon d'elle-même. Si notre expérience actuelle en Amérique aboutissait à un échec final, nous n'en conserverions pas moins la conviction que la fraternité est une loi de la nature, et que la vie fraternelle est la condition du bonheur de l'homme. Et nous serions tous prêts à recommencer l'expérience en France ou en Algérie ou ailleurs, avec des hommes choisis et de bonne volonté.

Nos dernières paroles à tous nos coreligionnaires seront donc : **PERSÉVÉRANCE, ESPOIR, CONFIANCE!!!**

Nos coreligionnaires comprendront que toutes les opérations de la Colonie étant suspendues, tous les frais de bureau, de correspondances, d'impression pour les brochures retombent sur nous et que c'est une lourde charge. En conséquence, nous les prions de vouloir bien régler leur compte d'abonnement et de m'envoyer le montant de ce qu'ils doivent. Sous peu de jours, nous allons leur adresser par lettre circulaire des propositions pour combiner les abonnements aux publications futures avec la souscription à cinq centimes et l'achat des livres anciens.

En attendant, comme nous avons des engagements à remplir pour le courant de ce mois, que nous devons faire repartir le délégué de la Colonie, pour qu'il arrive à Cheltenham aussitôt que possible, nous prions tous ceux qui ont de l'argent à nous envoyer, à quelque titre que ce soit, de nous l'expédier le plus promptement possible en mandats sur la poste, et toujours à l'ordre de M. Joseph GAUD.

J. P. BELUZE.

GOVERNMENT OF INDIA

1. The Government of India have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 10th instant regarding the subject mentioned above.

2. The Government of India have the honor to inform you that the same has been forwarded to the appropriate authorities for their consideration.

Yours faithfully,
Secretary to the Government of India

Catalogue

DES

OUVRAGES DE M. CABET.

	FR.	C.		FR.	C.
HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, 4 vol.....	16	»	MÉMOIRE A LA COUR, OU DÉFENSE DU CITOYEN CABET.....	»	50
VOYAGE EN ICARIE.....	3	»	CABET MENACÉ D'ASSASSINAT.....	»	10
VOYAGE EN ICARIE (en allemand)	4	»	L'OUVRIER.....	»	15
VRAI CHRISTIANISME.....	2	50	LA FEMME.....	»	10
Collection complète du Populaire	100	»	MON CREDO.....	»	20
RÉALISATION DE LA COMMUNAUTÉ..	4	»	MON CREDO (en allemand).....	»	30
RÉALISATION D'ICARIE.....	1	05	LE DÉMOCRATE DEVENU COMMUNISTE.	»	20
DISCOURS DU CITOYEN CABET.....	1	»	LE GANT JETÉ.....	»	25
VOILE SOULEVÉ.....	»	25	MA LIGNE DROITE.....	»	60
SALUT OU RUINE.....	»	40	BIEN ET MAL.....	»	15
ARRÊT QUÉNISSET.....	»	60	PROCÈS EN ESCROQUERIE.....	1	50
PROCÈS DU CITOYEN CABET, CONTRE LE <i>National</i>	»	50	LETTRE A L'ARCHEVÊQUE DE PARIS	»	30
NOUVELLES RÉPONSES AUX NOUVELLES ATTAQUES.....	»	15	INSURRECTION DE JUIN 1848.....	»	50
RÉPUTATION DE L'ATELIER.....	»	30	COLONIE OU RÉPUBLIQUE ICARIENNE	»	60
RÉPUTATION DE L'HUMANITAIRE... ..	»	10	CÉLÉBRATION, A NAUVOO, DU SEPTIÈME ANNIVERSAIRE.....	»	50
RÉPUTATION DE L'ABBÉ CONSTANT.	»	30	SI J'AVAIS 500,000 DOLLARS.....	»	25
RÉPUTATION DU DICTIONNAIRE POLITIQUE.....	»	25	OPINION ICARIENNE SUR LE MARIAGE	»	25
EXPLICATION AVEC LES LYONNAIS..	»	25	COMPTE-RENDU 1855.....	1	»
BOMBARDEMENT DE BARCELONE ...	1	»	OPINIONS ET SENTIMENTS.....	»	30
DIALOGUES POPULAIRES.....	»	05	MANIFESTES DE L'OPPOSITION....	»	25
A BAS LES COMMUNISTES.....	»	05	RÉFORME ICARIENNE.....	»	25
			DÉPART DE NAUVOO.....	»	25
			LETTRE SUR LA RÉFORME.....	»	15

NOTA.—On peut également trouver chez M. Beluze les récentes publications sur la Colonie Icarienne.